LE MONDE LIBERTAIRE est poursuivi

NOVEMBRE 1960
MENSUEL. — No 64
PRIX : 0,50 NF
58 F.M.
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux PARIS-XI
Tél. : VOL. 34-08
C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15
ABONNEMENTS :
France .. 12 mois : 5,50 NF
Etranger . 12 mois : 7 NF
Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste

le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

AU SOMMAIRE

PAGE 2 :
Le Socialisme et la liberté, par l'Internationale ouvrière, par Roger Hagnaver.
■
PAGE 3 :
La véritable Libération par Maurice Laisant.
Interview de Daniel Guérin.
■
PAGE 4 :
Les signataires et les manifestes.
par Louis Chavance.
A travers les Revues.

AINSI ces messieurs du gouvernement nous font l'honneur de lancer contre nous trois commissions rogatoires au sujet de l'article de Joyeux « La justice aux mains sales », pour insulte à l'armée et aux magistrats militaires ainsi que pour provocation des militaires à la désobéissance.

Qui s'en étonnerait ? Dans le temps où les jeunes voyous d'extrême-droite peuvent descendre les Champs-Elysées en brisant les vitres et en poussant des cris de mort avec l'impunité assurée des pouvoirs publics, comment ceux qui réclament la paix, la fin des massacres et des tortures ne seraient-ils pas des coupables ? Comment le fait de prononcer certaines vérités ne serait-il pas une injure à ceux que gênent ces vérités ?

Mais en poursuivant notre journal, ce qu'on espère, c'est lui couper les vivres et le réduire au silence.

Eh bien ! non ! Nos amis sont assez nombreux pour nous aider, pour multiplier leur aide, pour recueillir des abonnements, pour souscrire à nos listes et pour permettre au « Monde Libertaire », qui constitue une flamme dans les ténèbres où nous sommes, de ne pas disparaître pour une question de gros sous.

C'est dans ces heures-là que l'on reconnaît ceux qu'anime une pensée libre, c'est dans cette heure-là que vous aurez tous à cœur de répondre présents par l'aide que vous nous apporterez et grâce à laquelle notre journal continuera à se faire entendre.

LA REDACTION.

Pourquoi j'ai signé le MANIFESTE des 121 ?

par Maurice JOYEUX

MAIS d'abord pourquoi pas ? Les chefs de guerre se transforment en chefs de bande. Les généraux sont en perpétuel état d'insoumission envers le gouvernement qui les paye, envers le ministre qui est leur chef et auquel ils doivent obéissance, envers un régime auquel ils ont donné leur caution. L'indiscipline, la rébellion, la mutinerie sont devenus les méthodes de chantage des états-majors pour qui la guerre d'Algérie constitue une source de profits de toutes sortes — soldes, avancement, indépendance — auxquel ils ne veulent en aucun cas renoncer ! Et les hommes du contingent n'auraient pas le droit de choisir ! Rien dans la Constitution n'indique que le refus d'obéissance soit un privilège réservé aux officiers. Au contraire, les hommes sont, paraît-il, égaux devant la loi !

Oui, pourquoi n'aurais-je pas signé le manifeste sur l'insoumission alors qu'un Salan, qui en d'autres temps aurait fini sa carrière à la Bastille ou dans les fossés de Vincennes, a reçu comme salaire de son insoumission à son chef direct, le président du conseil, la « cellule » du gouvernement de Paris. Certain bon apôtre rétorque que l'armée veut sauver le pays à sa manière ! Il me semble avoir eu dans les mains un gros bouquin qui commençait par cette phrase : « La discipline faisant la force principale des armées... ». Et si l'on admet cette désobéissance des états-majors, au nom de quels principes la refuserait-on à la troupe ? Où a-t-on pris qu'un Massu, crétin notoire, ait un droit de refus devant des ordres, alors qu'on le contesta à un universitaire du contingent.

En vérité ce droit, les généraux se l'octroient, en violant la loi, et ce n'est pas un dangereux terroriste qui a dit que lorsque la loi était violée « l'insurrection était le plus sacré des devoirs » c'est Edouard Herriot !

Mais j'ai signé le Manifeste des 121 avec certains autres de nos camarades libertaires pour d'autres raisons.

La guerre d'Algérie dure depuis six ans et tout le monde, je dis bien tout le monde, s'est employé à y mettre fin ! — à sa manière bien entendu ! Les militaires, appuyés par les gouvernants de la IVe République, ont essayé de la gagner avec le résultat que vous connaissez. Les politiciens de droite qui avaient été les plus farouches supporters des gros colons, ont tenté l'opération séduction, l'intégration, l'Algérie française, l'égalité entre les peuples, les races, bref ils ont repris à leur compte le vieux projet Blum-Violette qu'ils avaient fait chouer avant la dernière guerre, mais le peuple arabe a refusé cette patte tendue sur laquelle il restait des traces de sang. De Gaulle, embarrassé par cet abcès purulent qui empoisonnait sa politique de grandeur, a vu également ses propositions « humanitaires » cousues avec du fil de la grosseur d'un câble repoussées. Les partis politiques qui se réclament du marxisme ont, eux, retroussé leurs manches, relui les œuvres complètes du maître et leurs annexes dues aux plumes géniales de Kauski ou de Lénine. Tout cet arsenal idéologique s'est avéré désuet, inapplicable, dépassé. Bien loin de transformer la guerre impérialiste en guerre civile, les jeunes sont revenus, lorsqu'ils sont revenus, détraqués par le milieu, désabusés dans le meilleur des cas, trop souvent gagnés par une propagande qui a su s'adapter aux faits. Ce n'est pas là quelque chose de bien nouveau et on peut compter les exemples de réussite d'une telle tactique. Depuis la révolution russe, il n'en existe pas, et d'ailleurs la Révolution d'Octobre fut à l'origine une révolte d'ouvriers des usines et de paysans avant d'être une révolte militaire.

Cette impuissance de tous les groupes humains a été vivement ressentie par une jeunesse appelée à faire les frais de la guerre, qui voyait ses mythes s'écrouler et qui jugeait sévèrement les pantins grotesques qui s'agitaient dans le vide. Et c'est tout naturellement qu'une partie non négligeable de cette jeunesse se tourna vers le refus, arme suprême contre le désarroi des uns et la folie des autres.

Le Manifeste des 121 n'est rien d'autre que la constatation de ces faits. Signé par des écrivains et des artistes dont beaucoup sont de formation marxiste, il est un procès-verbal de carence des organisations dites « révolutionnaires » et sans en avoir l'ambition il justifie la propagande anarchiste et il constate que seule la propagande anarchiste est susceptible d'éclairer les problèmes que la guerre pose à la conscience humaine. Car la propagande anarchiste est d'abord refus. Refus

(suite page 3)

La véritable nature de l'opposition

par Jean MERCŒUR

DANS les propos qu'il a tenus à Menton, le général de Gaulle a sur un point dissipé l'équivoque. L'Etat c'est lui ; et les parlementaires, députés ou sénateurs, ne sont que les instruments d'une légitimité dont il est le seul dépositaire. Les syndicalistes, les publicistes, les journalistes peuvent s'aligner sur la doctrine gaulliste Cela leur est permis. Mais les opposants, l'opinion publique, doivent se confiner dans l'opposition constructive toute action anti-gaulliste étant par sa nature même anti-française, censurée et condamnée comme il sied à ce genre de perversion.

L'opinion publique est à ce point ignorée, bafouée, que 70 voix ont suffi pour faire adopter par une Assemblée sans représentativité, sans véritable débat, un projet — *la force de frappe !* — dont personne ne voulait. La motion de censure molletiste était là pour donner le change, parodier la démocratie. Si Debré a pu trembler pour son ministère, c'est moins parce que les personnages qui s'obstinent à déconsidérer le socialisme faisaient semblant d'avoir l'air de froncer les sourcils que par l'enchaînement d'oppositions de droite, jusque dans son propre (?) parti, le peu d'enthousiasme des élus musulmans préfabriqués à cautionner une politique dont ils savent qu'ils auraient à rendre compte un jour ou l'autre; et enfin la menace d'une manifestation de rue des étudiants parisiens. Car il est hors de doute que la stabilité du gouvernement Debré ne peut être mise en cause ni par la S.F.I.O. qui, bien que prenant des distances à l'égard de Colombey, est incapable de peser d'une manière

(Suite page 2)

MANIFESTATION INTERDITE

LA manifestation organisée par l'U.N.E.F. à la Bastille n'aura pas lieu. Le Parti Communiste, le Parti Socialiste, la C.G.T., pour une fois unis dans une même volonté de sabotage, ont poignardé la protestation de la jeunesse dressée contre la guerre d'Algérie.

La peur du communisme, la volonté de maintenir la protestation verbale dans l'enceinte décriée du Palais-Bourbon, ont poussé les socialistes et le bureau confédéral F.O. à abandonner la jeunesse des écoles et le monde du travail pour la première fois unis pour mettre fin au carnage.

Le Parti Communiste, qui sentait que le mouvement lui échappait, a montré à tous son vrai visage, entraînant dans son sillage une C.G.T. domestiquée qui n'a pas hésité à renier la parole donnée aux organisateurs. Etrange destinée que celle de ce parti dont les tranches d'histoire sont encastrées dans les reniements et les trahisons.

Mais la lutte contre la guerre continue. Des forces neuves viennent de se dégager qui poursuivront l'action entreprise. De grosses organisations ont refusé de suivre les mots d'ordre de capitulation des capitulards : le syndicat des charpentiers en fer adhérant à la C.G.T., l'Union départementale Force Ouvrière, la Fédération de l'Education nationale, etc...

La Fédération Anarchiste, qui a été constamment présente dans toutes les luttes

(suite page 2)

ALGÉRIE... point de regroupement

par Monique BERTHAULT

POUR la troisième fois cette année, les syndicats C.F.T.C., C.G.T., F.E.N., F.O., U.N.E.F., acceptent d'agir en commun. Janvier, juin, octobre, un seul thème : l'Algérie, son ombre, le fascisme.

Après l'échec des pourparlers de Melun qui avaient fait renaître quelques espoirs, septembre n'a pas vu s'annoncer l'astuce habituelle destinée à faire passer à la France, sans trop de dommages et en rassurant l'opinion publique, l'examen de l'O.N.U. La proximité du débat semble nous assurer qu'aucune initiative ne sera prise, d'ici là, par le gouvernement, le serait-elle que nous ne pourrions guère lui accorder que le même mérite qu'aux précédentes. D'autre part, il n'est jour qui n'apporte motions, ou appels en faveur, pour le moins, d'une paix négociée en Algérie. Procès du réseau Jeanson, Manifeste des 121, Appel à l'opinion pour une paix négociée en Algérie lancé par des syndicalistes et des universitaires, autant de témoignages quotidiens du désarroi d'un pays acculé à une situation absurde, désespérante.

Ce malaise général, qu'on pourrait presque appeler une mauvaise conscience générale, s'est traduit, dès septembre, dans les partis, fractions de partis et syndicats, par des prises de positions plus ou moins platoniques. Même « l'inconditionnelle » U.N.R. fut touchée, dans sa minorité musulmane, par les remous du procès Jeanson. Mais organisations de jeunes et syndicats envisagèrent les possibilités d'agir et ceci parce que les syndicats, plus que les partis, sont en contact avec la base et que celle-ci réagit plus aux aspects économiques et sociaux des problèmes qu'aux motifs moraux ou politiques et que, d'autre part, le gouvernement vient de démontrer qu'il n'hésite pas à s'attaquer au droit le plus fondamental : le droit au travail. Les préoccupations plus particulières aux jeunes (conditions de la lutte en Algérie, service militaire prévu à 18 ans) font que l'U.N.E.F., qui en plus doit faire face aux problèmes spécifiquement étudiants (sursis, taxe d'intellectualisme) joua un rôle important. Aussi est-ce l'U.N.E.F. qui prit, également pour des raisons d'ordre interne, l'initiative de lancer un appel, début octobre, pour une action précise. Il fallut deux semaines pour que toutes les centrales, hésitantes pour des motifs « politiques », accordent leur soutien. Successivement la F.E.N., la C.F.T.C. et F.O. et la C.G.T. sur le plan régional acceptèrent de manifester en commun le 27 octobre. Ce ne fut ni sans heurts ni sans difficultés. La C.G.T. et le P.C., par l'intermédiaire de Thorez et de Waldeck-Rochet, prirent des airs de douairières outragées de n'avoir point été consultées au préalable. La C.G.T. et le P.C. préfèrent les actions localisées où, avec le Mouvement de la Paix, ils peuvent jouer un rôle prépondérant, manifestations de quelques centaines de personnes vite terminées, la moitié des participants se retrouvant au commissariat. La confédération F.O. fut très réticente, seules les U.D. s'engagèrent, l'état-major estimant que le moment d'une action massive n'était pas venu, et se refusant à une action commune avec la C.G.T. La C.F.T.C. fut la moins hésitante, puisque l'union ne se faisait pas directement avec la C.G.T. et, en outre, les sections les plus actives (métallurgie, chimie) ont, pour leur part, préconisé l'unité la plus large avec toutes les formations pour imposer une solution négociée en Algérie Sur le plan local, l'union se réalisa, avec quelques résultats, à Grenoble, lors de la visite présidentielle, et se traduisit par le boycottage des cérémonies publiques et un meeting commun.

De même à Toulouse, après l'agression commise par les militaires, qui ne se sont pas trompés, contre la Bourse du Travail et le siège de l'Association des étudiants, un rapprochement s'est effectué entre les forces de gauche.

Que sera la manifestation interdite par le gouvernement qui a permis le 3 octobre le rassemblement de l'Etoile qui s'est terminé en marche sur l'Elysée ? Le journal tombera avant que nous ne le sachions. Les organisations syndicales ont maintenu leur mot d'ordre. La police sera au rendez-vous. Que pas-delà les querelles de clocher, qui confinent presque à la discussion sur le sexe des anges et rebutent la masse inorganisée, l'unité se réalise, nul doute que l'écho ne soit profond et que la masse ne sorte de son

(Suite page 3)

PALAIS de la MUTUALITÉ 24 r. St-Victor

GALA ANNUEL du MONDE LIBERTAIRE

VENDREDI 11 NOVEMBRE à 21 heures précises

Une ambiance unique, un programme sensationnel présenté par
Claude VILLON
avec
LÉO FERRÉ
accompagné par ses copains
Raymond CARAL **Anne GACOIN** **Robert DINEL**
Les Gens de la Lune
LAFLEUR **Jean YANNE** **Pépé NUNEZ**
Léon de LARA et son ensemble espagnol
et
Roger BLIN
au piano : Yvonne SCHMITT **régie artistique :** SUZY
allocution de Maurice JOYEUX

Dès maintenant retenez vos places : Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11e) (tél.: VOL. 34-08). C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe. — Librairie Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck, Paris (18e). — Chez V. Georgie, 14, rue Germain-Pilon (18e) — Au concierge de la Mutualité — Librairie Verlaine, 36, r. Descartes (5e) — Ouverture portes : 20 h.

AMIS DU JOURNAL, CAMARADES, MILITANTS, SYMPATHISANTS
vous réserverez votre soirée du 11 novembre pour venir apporter votre soutien à notre journal. Amenez vos amis, vos voisins. Le Monde libertaire a besoin de votre aide. Pour la défense de la liberté d'expression... de toutes les libertés et tous à la Mutualité. (Prix des places : 5 NF)

LA VERTU DES ÉCHANGES LIBRES

par Jean FONTAINE

IL faut parler encore du problème des échanges internationaux. C'est un domaine où il est le plus facile de bourrer le crâne des hommes de bonne volonté. Les gros malins qui dirigent l'économie et par là toute la politique des nations le savent bien. Le grand malheur, c'est que le monde ouvrier organisé ou non s'y laisse prendre, soit par ignorance, soit par le biais d'une fausse compréhension de la solidarité politique ou syndicale.

Rien n'est plus facile à faire croire à l'homme de la rue, à l'ouvrier, au commerçant, au petit patron, qu'il soit de droite ou de gauche, qu'il professe la religion catholique ou communiste, que son intérêt, comme Français, et bien entendu comme Belge, Italien ou Allemand, etc., est de produire chez lui, sur son sol ou dans ses fabriques tout ce qui est nécessaire à sa consommation. Il paraît que c'est là une des conditions essentielles de l'indépendance des peuples. Cette conception de l'indépendance individuelle, nationale ou collective est antisociale au plus haut degré, et témoigne chez ceux qui la prônent une méconnaissance totale du fonctionnement de l'économie dans nos sociétés. C'est facile à démontrer.

Regardons ce qui se passe autour de nous, dans notre intérieur, dans notre village, dans notre ville, dans notre région. Chez vous, dans votre maison, vous exécutez les actes de votre vie quotidienne, mais seulement ceux qui sont faciles : par exemple, votre ménagère prépare les repas, repasse, raccommode, etc., vous-même, vous jardinez, vous bouchez un trou dans un mur, vous remettez en place une tuile du toit de votre maison, etc., mais dès qu'il s'agit d'un gros travail qui exige de gros frais et beaucoup de temps, vous faites appel à un homme de métier. Eh bien ! dites-moi, vous sentez-vous moins indépendant, moins libre, parce que pour une part de votre vie quotidienne, vous dépendez plus ou moins de votre prochain ? Vous avez besoin des autres, mais les autres ont aussi besoin de vous. En quoi l'indépendance de chacun est-elle menacée ?

Dans notre village, dans notre région, n'est-ce pas la même chose ! Les paysans préfèrent aller au marché ou en ville et acheter quantité de choses qu'il pourraient fabriquer eux-mêmes, parce qu'ils calculent que pour eux, il est plus économique de se les procurer avec l'argent de la vente de leurs produits. Les gens des villes et des bourgs raisonnent et agissent de même en sens inverse. Il en est ainsi dans le monde entier pour toutes les régions et toute mesure est néfaste qui serait prise contre ce mode de fonctionnement de l'économie, contre cette liberté fondamentale de produire et d'échanger.

Alors, pourquoi n'en serait-il pas de même dans les rapports économiques de nation à nation. Quel intérêt a une nation à produire des choses qu'elle peut se procurer à meilleur marché chez sa voisine. Le grand quotidien de la région lyonnaise, le « Progrès de Lyon » du 30 août 1960, faisait connaître à ses lecteurs qu'un cultivateur du Rhône avait réussi pour la première fois dans les annales agricoles une récolte de blé dur. De là à conclure que les essais doivent être encouragés, il n'y a qu'un pas. D'autant plus que l'expérimentateur et les protagonistes de l'essai mettent en jeu l'argument bien connu de la balance commerciale. Chacun sait que le blé dur nécessaire à la fabrication des pâtes alimentaires vient mal sous notre climat et que nous l'achetons aux USA, au Canada et même aux Russes. Dans le cas où on le produirait chez nous, cela dit-on, améliorerait notre balance. Cela est entièrement faux. Le seul avantage que nous pourrions tirer de l'expérience serait d'arriver à produire ce blé meilleur marché que partout ailleurs, ce que l'expérience est loin de démontrer ; le rendement a été moindre, la production plus coûteuse, la qualité inférieure. L'expérience du riz que l'on cultive dans les Bouches-du-Rhône montre bien le danger des erreurs économiques de ce genre. Le riz français est plus cher qu'ailleurs parce que sa production ne tient que grâce à des subventions et aux taxes fiscales qui frappent les riz étrangers qui rentrent chez nous. « Acheter français, consommer français » est un slogan absurde : il signifie à consommation égale, qu'on paye tout simplement plus cher ce qu'on achète et, donc, qu'il faut travailler davantage pour rétablir l'équilibre. Et qui travaille davantage ? Je laisse au lecteur le soin de répondre.

On parle souvent d'industries nationales qu'il faut protéger contre la concurrence étrangère. La vérité à ce sujet, c'est que précisément les industries dites nationales sont celles qui ne craignent aucune concurrence et un peuple soucieux de son avenir économique ne doit pas craindre la concurrence étrangère, mais au contraire doit plutôt donner libre cours à cette concurrence. Mais, objecterai-on et c'est là le grand argument est-il toujours possible de produire chez soi meilleur marché que chez le voisin de manière à pouvoir compenser les marchandises qu'on est dans la nécessité d'importer, c'est-à-dire d'acheter chez ce voisin ? Que faire si, dans la production, l'étranger, les autres, l'emportent dans tous les domaines ? On peut affirmer qu'une réponse valable d'accord avec l'histoire a été donnée à cette objection par les économistes du dernier siècle. Et cette réponse, la voici :

Dans le domaine économique, la supériorité absolue n'est pas un facteur décisif et dans la pratique des échanges, ce n'est pas le coût absolu de production, mais le coût relatif, comparatif qui détermina. Ainsi par exemple, il est possible que dans un pays favorisé en tout par la nature, deux unités de fer s'échangent contre une unité de céréales, et que dans un autre pays pauvre en tout, ou comme on dit sous-développé, il faut une unité de céréales pour avoir quatre unités de fer. Le fer est donc meilleur marché dans le pays pauvre que dans le pays riche si on en mesure la valeur en céréales. La conséquence, s'il n'existe pas comme aujourd'hui des dirigistes imbéciles, qui dressent des obstacles à l'importation, le pays favorisé achètera son fer, c'est-à-dire certains produits industriels dans le pays défavorisé et le payera en céréales : il réduira ainsi sa production en fer tandis que l'autre réduira sa production en céréales. Et si l'on veut bien réfléchir à cette solution, on comprendra qu'elle est avantageuse pour les deux peuples puisque la production totale en fer et en céréales augmentera.

Cet exemple n'est qu'un schéma bien sûr, mais quand on sait la grande diversité des prix à travers le monde, il prouve que les peuples qui se croient inférieurs ou sous-développés peuvent arriver par leurs propres moyens au stade de la prospérité et même devenir dans certains secteurs des concurrents redoutables. Tous les échanges, à condition qu'ils soient de part et d'autre librement acceptés peuvent revêtir ce caractère qui va dans le sens de la division du travail, c'est-à-dire de la paix et de la solidarité.

Certes, chez les peuples défavorisés ou en retard, les produits offerts ont souvent demandé plus de travail et dans ce cas les échanges, au sens proudhonnien du mot, ne sont pas égalitaires. C'est la conséquence d'une loi naturelle qui veut que la valeur d'une marchandise se mesure au temps minimum nécessaire à sa création. Au surplus, si ces peuples refusent l'échange, ils se privent sans aucune compensation pour eux d'une situation favorable qu'ils ont sur le marché international où il n'est jamais question d'échanger des heures de travail (une heure contre une heure).

En conclusion de cette courte étude, je dirai que c'est là, dans une production et des échanges libres, dans une division du travail internationale la plus poussée que se trouve la solution au problème angoissant de la paix et de la prospérité. Ce n'est pas dans l'interminable bla bla bla des charlatans internationaux de la politique, ni dans les interventions stériles et impuissantes des hommes dits d'Etat qui opèrent à New-York, Rome ou Moscou.

Monseigneur...

LA mort d'un jeune homme est toujours chose atroce. Sa mort violente et inutile révolte davantage encore, car l'atrocité volontaire de l'homme renchérit sur la sauvage horreur de la nature.

Mais en quoi les choses sont-elles plus tristes quand c'est un prince qui meurt à la guerre que lorsqu'il s'agit d'un fils d'ouvrier ?

De ces « enfants d'Aubervilliers » chantés dans la lugubre complainte du poète, seize ont déjà trouvé la mort au cours de ces « combats qui se traînent encore ». Seize, dont les pères n'avaient pas de titre de noblesse, pas de prétention à un spectre quelconque...

Et n'ont pas reçu de condoléances où on les appelait « monseigneur ».

Monseigneur !

Est-ce une république, le régime dont le chef donne du « monseigneur » à celui qui s'avoue prétendant au trône, et qui attend un jeune homme, futur 13 mai pour faire don de sa personne à la France rénovée pour une autre « divine surprise » ?

Cinquième République ? Ou Troisième Empire ? Ou seconde Etat français ? Ou régence entre une vacance et une restauration ?

Franco répète que l'Espagne est une monarchie dont les princes sont — le temps qu'ils les remplacent — libérés provisoirement du pouvoir. On se demande si en France...

Ah ! certes, nous ne sommes pas indifférents à la mort d'un jeune homme — quel qu'il soit — tué ou pris dans une guerre que le gouvernement actuel s'ingénie à faire durer.

Pourtant, cela ne justifie pas qu'il y ait deux poids et deux mesures dans la compassion accordée à ceux qui en déplorent la perte.

Monseigneur ! Monseigneur le dauphin ?

Le peuple, qui, lui, se contente de dire : monsieur, s'incline sans doute avec douleur sur la dépouille de tous les enfants que la guerre massacre.

Mais il a osé aussi couper la tête des rois, et, quand ils l'avaient mérité, cracher sur leur cercueil.

P.-V. BERTHIER.

CHOIX ENTRE L'EST ET L'OUEST

LE SOCIALISME ET LA LIBERTÉ par l'internationale ouvrière

CERTAINS copains auraient, paraît-il, critiqué ma collaboration au M.L. C'est évidemment leur droit et je me réjouis d'un débat sur les observations et propositions formulées ici. Encore faut-il s'accorder sur la base des critiques et le sujet disputé.

On me reprocherait un parti pris de défense des positions de l'Occident, une indulgence coupable pour l'Amérique. Ce n'est pas une déformation cahotique de mes idées. Je m'en suis expliqué en d'autres lieux. Ce qui me trouble, c'est qu'ici je n'ai guère abordé ce problème. Ce sont mes diatribes contre le totalitarisme post-stalinien qui me font soupçonner ma décision au « parti de Washington ».

Déjà, en 1953, après la révolte de Berlin-Est, dans un meeting organisé à Lyon par les Amis de la Liberté, me mettant au propre sur le régime tyrannique imposé à l'Allemagne soviétisée avaient provoqué des interruptions de syndicalistes libertaires qui bloquèrent ma chétive éloquence.

L'un cria : « Pour l'indépendance, contre tous les politiciens. » (?) Un autre, amicalement, interpréta mon « antistalinisme » comme une implicite glorification de Eisenhower. « Si des travailleurs s'étaient révoltés dans la zone américaine, la réaction aurait été la même. » J'avais cru condamner simplement les blindés d'une armée... j'étais incorporé dans les servants de l'autre...

Ma réplique fut facile. Sur le moment, je me contentai de circonscrire le débat. Il me paraissait difficile de balancer l'action russe réelle et efective, par une possibilité hypothétique d'action américaine. A retardement, je pus me permettre un parallèle. Il y eut des manifestations, des grèves en Allemagne de l'Ouest, sous l'occupation américaine. Aucune action ouvrière n'a été interdite par le commandement militaire...

Mais cette équitable comparaison — qui ne me paraît pas négligeable — reste moins défiante, aussi moins inquiétante que le parti pris de presque tous nos camarades à inclure spontanément tous les phénomènes sociaux et politiques dans le conflit Est-Ouest.

Sur le plan national, on semble se déterminer avec une certaine aisance. On va même très facilement du national au nationalisme... (1).

Mais dès que nous sortons du plan français, on est serré dans les branches du dilemme : l'Ouest capitaliste (on concède... quelquefois, et libéral) contre l'Est socialiste (on nous accorde qu'il est aussi autoritaire). On applique la formule du tiers monde, à l'Afrique, à l'Asie, à l'Amérique latine, aux pays dits sous-développés.

Et nous sommes suspectés par nos meilleurs amis, parce que nous entendons échapper à cette étouffante terminologie, parce que nous voulons voir la complexité des choses, sous la logomachie des classifications arbitraires.

Faut-il répéter que le capitalisme n'est ni un système économique, encore moins une doctrine politique. C'est une étape de l'évolution humaine par laquelle il faut passer lors de l'industrialisation, que l'on peut simplement raccourcir ou dont on peut valoriser le rythme.

Quant au socialisme, il implique d'abord l'opposition à l'exploitation capitaliste — que le capitalisme soit privé ou étatique — et l'existence d'un mouvement ouvrier libre.

Lorsque le capitalisme de « la libre entreprise » s'est mué en « impérialisme monopolisateur » il s'est naturellement prolongé en totalitarisme : insurrectionnel politique conditionnant la spoliation des biens économiques et l'exploitation de la main-d'œuvre indigène.

Pas d'industrialisation capitaliste dans l'Europe du XIXe siècle, sans l'existence pré-établie d'une bourgeoisie nationale, forte à la fois de sa richesse mobilière, de sa puissance politique, d'un personnel administratif compétent, de ses liens avec un terroir paysan libéré des servitudes féodales. Le nationalisme a précédé l'impérialisme.

Celui-ci, logiquement, devrait « enterrer » son père. Et tout aussi logiquement la classe ouvrière devrait briser les cadres nationaux et prévenir par l'internationalisation de ses luttes et de ses objectifs, l'extension mondiale de l'impérialisme ou des conflits mondiaux des impérialismes.

Malheureusement, le processus a été dérangé par des contradictions et des discordances. L'impérialisme a maintenu et même renforcé les nationalismes surannés, et lancé dans les colonies des nationalismes à la fois nécessaires et prématurés. Quant à l'internationale ouvrière, déjà disséquée par la première guerre mondiale, c'est peu dire qu'elle n'existe plus. Elle ne représente même plus une aspiration, un idéal qui orienterait le réel. On ne rêve plus d'une Internationale « qui ferait le genre humain en réalisant le socialisme » dont l'accomplissement est impossible dans un seul Etat ou un seul Empire. On soutient explicitement ou implicitement, délibérément ou inconsciemment un socialisme impérial dont les machines — pacifiques ou guerrières — imposeront au monde entier un « plasme » universel. Dans ces conditions, Kadar, bourreau du peuple hongrois, Khrouchtchev bourreau du peuple ukrainien, dictateur oriental, parlent au nom des travailleurs socialistes (tandis que Georges Meany et Walter Reuther, représentants authentiques de seize millions d'ouvriers syndiqués ne sont plus que des agents de l'impérialisme yankee...

L'exemple du Congo belge illustre parfaitement ces notions élémentaires et essentielles.

Cette colonie se distinguait en 1960 de toute l'Afrique noire par sa rapide expansion industrielle. Le rapport de la Société Générale belge pour l'exercice 1959 notait non seulement une forte augmentation de la production minière et agricole, mais un niveau élevé d'investissements dans les entreprises d'électrification, de transformation, de constructions.

Notre ami Louis Mercier, en publiant ces précisions dans l'organe de la Commission internationale de liaison ouvrière (paru en juin 1960, avant les troubles de juillet) expliquait ainsi la hâte du gouvernement belge — impréparé à la Société Générale — à bâcler les négociations pour l'indépendance, afin de résoudre les « incertitudes politiques » et assurer le maximum de garanties aux capitaux investis.

Il a fallu renverser la vapeur, car jusqu'en 1959, non seulement la métropole avait brisé toute opposition populaire, mais encore plus efficacement que l'Angleterre et la France dans leurs colonies, avait paralysé délibérément la formation des élites indigènes.

On s'explique ainsi l'absence presque totale de cadres administratifs et techniques, après le départ des Belges.

Mais on s'éclaire encore davantage en se référant aux tendances congolaises exprimées avant l'octroi de l'indépendance. Dans l'organe manifestement pro-khrouchtchevien, une apologie des régimes soviétiques et chinois rédigée dans le style d'un conte bleu ou d'un journal paroissial. Avec l'anathème sur les Congolais... mécréants, hérétiques ou... libertins (2).

Dans les déclarations de l'Abako (3), le parti du président de la république Kasavubu, une profession de foi du plus pur gandhisme, avec tout ce que cela implique d'archaïsme économique et de noble illumination spirituelle. Surtout une aspiration fédéraliste, dont les plus clairvoyants observateurs reconnaissaient l'évidente nécessité.

On a maintenu cependant un Etat unitaire, malgré le caractère artificiel des superstructures coloniales. Et la carence d'élites indigènes a laissé libre jeu aux aventuriers plus ou moins engagés, plus ou moins corrompus, uniquement animés par la conquête du pouvoir.

On veut que nous choisissions. Soit. Alors nous nous prononcons pour l'Est et l'Ouest, mais contre le Pouvoir, centralisé, autoritaire, totalitaire — même... surtout... qualifié socialiste. Nous acceptons, comme une nécessité transitoire, le nationalisme des peuples révoltés contre une tyrannie colonialiste. Nous refusons à prolonger notre approbation au-delà de l'indépendance. Pour parler clairement, nous avons soutenu Fidel Castro contre Batista (que Moscou a longtemps ménagé). Nous maintenons pas l'omnipotence castriste, le culte castriste, dont les libertaires cubains sont déjà les premières victimes.

Nous pouvons soutenir Lumumba contre les héritiers de Léopold. Nous pouvons aujourd'hui souhaiter, comme un moribond, le renouvellement de l'accord Kasavubu-Lumumba, toujours possible. Nous n'admettrons jamais l'omnipotence d'un Lumumba. Car, pour garder le Pouvoir, grâce aux « machines orientales et socialistes » (?) Fidel Castro, Lumumba (peut-être Ferhat Abbas) s'allongeront d'autant plus facilement dans les cohortes soviétiques, qu'ils seront plus assurés de la passivité de leurs sujets.

Alors, il faut choisir l'Ouest... Il faut en effet choisir le parti des syndicalistes et des libertaires que nous entendons à l'Ouest... et celui des syndicalistes et des libertaires dont nous guettons — oreille contre terre — les réactions à l'Est.

Le problème des pays sous-développés ne peut être résolu qu'internationalement. On pourrait alors rechercher des solutions préparée par des organismes... « neutres » ...sans trop d'illusions. Mais en tout état de cause, l'industrialisation n'appellera les capitaux que si le projet est garanti par l'exportation de la main-d'œuvre indigène. A l'Est, cette loi d'airain s'applique d'autant plus rigoureusement qu'il faut assurer — par la logique interne du système — des positions politiques inexpugnables (4).

A l'Ouest, l'impérialisme se traduit par l'exportation des marchandises et surtout des capitaux. Mais la concurrence économique provoque des contradictions politiques — et la solidarité ouvrière peut jouer concrètement, afin que l'exploitation des peuples sous-développés ne détermine pas l'avilissement des salaires dans les pays industrialisés.

Est-ce assez clair ? Je ne choisis pas entre l'Est et l'Ouest. Je choisis à l'Est et à l'Ouest l'alliance fraternelle avec les ouvriers et les hommes libres. Je choisis dans le « Tiers Monde », le parti de ceux qui sont morts en combattant pour que les travailleurs indigènes puissent vivre libres en travaillant !

(1) Cf. propos anti-américains des algériens pendant la campagne germanophobe du parti communiste.

(2) *Emancipation*, organe du parti du peuple, 6 août 1960.

(3) Bulletin d'information des « Amis de l'Abako », publié à Liège (numéros de décembre 1959 — mars, avril et juillet 1960).

(4) On parlait beaucoup, autrefois, du dumping social japonais, les primes à l'exportation résultant des salaires japonais anormalement bas. Ne pourrait-on étudier le coût de la main-d'œuvre en Chine et dans les pays satellites. Des terres, où la grève et la revendication sont proscrites... terres promises pour les affaristes du monde entier...

Prière de faire suivre

DEUX MOTS au bureau confédéral de "Force Ouvrière"

SECHEMENT rédigé, le communiqué est tombé devant nos yeux et c'est avec stupeur que nous l'avons enregistré. La Confédération Générale du Travail Force Ouvrière ne participera pas à la manifestation contre la prolongation de la guerre en Algérie, organisée par les étudiants et qu'appuient toutes les autres organisations ouvrières.

Ainsi les secrétaires confédéraux ont jugé que leur place n'était pas dans la rue, mêlés aux travailleurs qui clamaient leur volonté de mettre fin aux massacres. Pourtant le camouflet qu'ils viennent de recevoir dans l'antichambre de la Présidence de la République, où on ne leur a laissé que la faculté d'essuyer les paillassons, aurait dû leur ouvrir les yeux sur une politique qui consiste à se parer des fausses dans des tuyaux dorés ou à discuter entre la poire et le fromage aux côtés des grands de ce monde. Et je ne suis pas bien sûr que Jouhaux, qui lui au moins avait l'avantage d'être intelligent et attentif à la sensibilité populaire, n'eût pas piqué une colère devant tant de bêtise.

L'affaire est à la fois ridicule et odieuse !

Ridicule, car la Confédération est tout de même autre chose que ces hommes fatigués, craintifs et paralysés par un anti-communisme maladif qui ne relève pas de l'appréciation politique mais de la médecine générale. Et la réaction ne s'est pas fait attendre. L'Union parisienne des Syndicats Force Ouvrière a non seulement donné son accord aux étudiants mais décidé de participer à la manifestation interdite ou pas. A Toulouse, à Nantes, à Grenoble, les travailleurs de Force Ouvrière s'apprêtent à prendre une place dans la lutte contre la guerre. Je ne dirai rien du téléphone mais ils sont persuadé qu'au lendemain du communiqué les secrétaires généraux ont dû plus d'une fois maudire l'appareil. Ridicule, car enfin on se demande quelle autorité peut consiver dans les « conseils » qui font leurs délices et où ils sont l'impression enfantine de régler le sort du monde, des personnages aussi ouvertement désavoués par les travailleurs de l'organisation qu'ils prétendent représenter.

Odieux, car la prise de position des secrétaires confédéraux semble donner des militants de l'organisation une opinion qui est fausse. Il n'est pas vrai que les militants de base F.O. ne voient de solution que dans de Gaulle et son gouvernement qu'il ne faut en rien gêner. Il n'est pas vrai que les militants F.O. soient des « minus » qu'il faut se garder de mettre en contact avec les staliniens de peur qu'ils ne se pourrissent. Il n'est pas vrai que sous prétexte d'opérations les militants F.O. se contentent d'un étroit et désuet corporatisme, les militants F.O. ont lu la Charte d'Amiens et ils savent fort bien que la lutte contre la guerre les concerne et seuls les politiciens des syndicats qui font passer l'intérêt de leur parti avant l'intérêt de la classe ouvrière le nient.

Odieux ! car l'attitude du bureau confédéral laisse penser que la Confédération, sous prétexte d'opportunisme, pourrait fort bien s'accommoder d'un régime « dur » où seule l'organisation syndicale « sage » serait tolérée.

Rêve des Belin, des Cordier, des Froideval, des Dumoulin ! Que Bothereau et ses amis y réfléchissent sérieusement. Eux non plus ne voulaient pas forcément le malheur du monde du travail. Ils se prenaient pour des « gros malins » persuadés que personne ne pouvait détourner le cours de l'histoire et que le mieux était de faire le gros dos, de laisser passer l'orage et de coller auprès des gouvernements de moindre mal.

Mais l'histoire en a jugé autrement. Le sort des collaborateurs « honnêtes » du régime de Vichy serait un excellent sujet de méditation pour le Bureau Confédéral F.O.

M. J.

Le retour à l'ornière

EN novembre 1959 les réformistes du syndicat, et ceux qui étaient dévoués à la clique MOLLET en particulier, désorientés par l'évolution politique qu'ils n'avaient su prévoir, permirent un redressement évident de la Fédération générale Force Ouvrière des fonctionnaires. En effet, en raison de ce désarroi, la minorité syndicaliste révolutionnaire en partie suivie dans ses propositions programmatiques orientées vers la satisfaction des aspirations des plus déshérités, Le salaire mensuel national plancher de 50.000 francs fut, explicitement affirmé comme la volonté de mettre en avant les besoins des travailleurs et non un « mélisage » revendicatif au niveau des sol-disant « impératifs » des Finances bourgeoises. C'était la nouveauté ! Autre décision enlevée, après l'intervention des camarades, celle de reviser la « plate-forme revendicative » de fond en comble et de remplacer le fatras de dispositions disparates opposant les catégories entre elles (chef-d'œuvre de l'esprit hiérarchique du « tandem » stalino-réformiste de 1946) par un système plus démocratique. Ce fut la décision du Congrès de la F.G.F. de : « mandater la C.E. pour désigner une commission spéciale chargée de mettre au point un barème unique de calcul des rémunérations, tenant compte de la nécessité de définir un traitement de base uniforme complété par une rémunération hiérarchique ». Vous avez bien lu ! La partie hiérarchique devient un complément ; l'essentiel — en bon français — est la partie uniforme. Plus encore dans l'immédiat ce Congrès exigeait les cinq cents nouveaux francs de minimum par la combinaison du relèvement du traitement de base, soumis à retenue pour pension, et l'octroi d'une indemnité uniforme : Ainsi l'aspiration de la masse à la conquête d'un salaire décent à la base ne se multipliant pas, pour « les chapeaux », en superfu astronomique et indécent se trouvait tronquée. Cette manifestation de la volonté de justice et d'égalité de la base, fusant à travers le désarroi des bureaucraties, allait être proprement et promptement enterrée.

Dans ces périodes où les opportunistes perdent « la bousole » (en face des résultats de leurs compromissions dans la lutte des classes) ils utilisent toute occasion ultérieure pour retomber, au plus vite, dans la fange des ornières traditionnelles. Aucune publicité ne fut faite aux travaux du Congrès, trop gauchiste, aucune autre Organisation ne remarqua non plus ce tournant. La force du Syndicalisme révolutionnaire trop faible et peu coordonnée fut condamnée à laisser libre jeu à la majorité réformiste. Celle-ci a pu rattraper le fil des interventions d'arrière-garde sur les canevas gouvernementaux. Le temps passa, le Congrès fut une lueur s'estompant dans le lointain... les discussions au pied des tapis verts refleurirent... et « le plan gouvernemental sortit, bien à point, un an après — en ce novembre 1960 — pour meubler la scène. Au lieu de se compter sur un plan syndicaliste clair et tranchant capable de mobiliser tous les travailleurs de toutes Organisations, sur la satisfaction des besoins essentiels de tous, nous voilà revenus à la traîne des éternelles discussions d'aménagements à obtenir sur les traces des augmentations « au pourcentage », hiérarchisées, écœurantes pour les malheureux. Dans cette ornière retrouvée, en évolution des décisions de Congrès, quels espoirs offrir aux masses des déshéritées de la Fonction Publique ? Quel redressement syndical possible ? Quelles libertés assurer et défendre ? Tout l'avenir repose sur le développement patient du Syndicalisme révolutionnaire.

par René LEPAUVRE

APRÈS QUARANTE ANS D'OBSCURANTISME

QUARANTE ans se sont passés depuis le vote de la loi de 1920 interdisant la propagande anticonceptionnelle comme l'emploi des produits, appareils, etc..., permettant au couple la non-procréation suivant des impératifs dictés par leur raison.

J'emploie ce mot en toute connaissance car l'homme ayant la faculté de raisonner, faculté refusée par la nature à l'animal ?, son comportement,privé et social, est basé entièrement sur son raisonnement.

Les religions et les partis politiques n'ayant d'autres buts que de le lui ôter.

Cette loi, votée sous la pression de l'église catholique et du grand patronat, était destinée à combler en peu d'années le vide immense creusé dans les masses des travailleurs par la tuerie organisée de 1914-1918.

Appliquée avec une rigueur implacable à la classe pauvre, cette loi, restrictive de la liberté individuelle, ne gênait en rien les possédants et leurs fantoches : les politiciens.

Bien sûr, certains peu évolués, peu cultivés, malgré leur fortune, ont connu des drames ; un fils d'ami divo sanglant le prouve ces jours derniers.

Mais ce n'est qu'une exception confirmant la règle. L'argent achète tout et la tenue des rênes gouvernementales ouvre toutes les portes en faisant taire toutes les consciences.

Pendant qu'en France le voile noir de l'obscurantisme s'étendait, les foudres de la loi frappait sans pitié les quelques esprits lucides tentant de le soulever ; dans d'autres pays, des hommes et des femmes, relevant des disciplines scientifiques aussi bien que des disciplines philosophiques, œuvraient à répandre la vérité dans la foule ignorante. Ce n'était pas sans batailler contre les prêtres de certaines obédiences et les exploiteurs de toutes sortes.

Je n'ai pas vu l'émission d'Etienne Lalou à la T.V. J'en connais les grandes lignes par la lecture du compte rendu donné dans « France-soir », mais s'il ne m'est pas possible d'apporter une critique valable des avis exprimés par les sommités appelées devant le petit écran et le micro, qu'il me soit permis de m'étonner de la place donnée à l'opinion catholique qui aurait « *assouplit son point de vue* ».

Vraiment, les promoteurs de l'émission sont bien mal informés des volte-face, changement à vue, mensonges par omission, etc., etc., de l'église catholique.

C'est très bien de travailler beaucoup dans le présent et un peu dans l'avenir, mais quelques connaissances du passé seraient tout de même assez utiles. Comme si l'église lorsqu'elle se sent dépassée ne soutenait pas mordicus qu'elle a toujours été à l'avant-garde.

Si le pape Pie XII a admis une « régulation modérée de la natalité », c'est parce que les catholiques américains, excellents chercheurs au bassinet, sont fortement travaillés par la propagande active des laïques et des catéchumènes des autres boutiques en oraisons qui admettent la nécessité de cette « régulation ».

Ne savent-ils pas eux, qui font le pèlerinage d'informer, que lorsqu'il s'agit des siens, l'église admet tout, absolument tout, même ce qu'elle dénonce comme crime et péché mortel.

Faut-il que ce soit notre « Monde Libertaire », sans reporters, sans moyens, qui leur apprenne que TOUTES les FEMMES ayant subi les « violences » des « mutins » sont passées par l'hôpital de Léopoldville ou elles ont été nettoyées, AVEC CURETAGE OBLIGATOIRE, avant de prendre l'avion.

Aucune polémique ne peut être admise le fait est là.

Que vient donc dire ce curé dont la religion a décrété une fois pour toutes que la destruction d'un germe était un crime puni par son Dieu...

Ce qui a été fait à Léopoldville, la loi française le défend et le punit.

Il est donc fort heureux pour les bonnes sœurs d'avoir été violées au Congo car dans notre « doux » pays elles risquaient fort d'aller aux vêpres avec un poupard tirant plus sur le noir diabolique que sur le blanc virginal...

Bien sûr, des prêtres peuvent individuellement laisser entendre que l'église admettrait quelques subtiles entorses aux dogmes mais, pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps. l'avis d'un simple curé ne change rien à l'interdit.

Ch.-E. BRISSET.

Louis LECOIN POURSUIVI

LE mardi 25 octobre notre ami Louis Lecoin comparaissait une fois n'est pas coutume) devant la 17e chambre correctionnelle pour insulte à un gendarme.

Rappelons que celui-ci avait tué un insoumis, qu'il était chargé d'arrêter.

Rappelons aussi qu'il est établi que ce détenteur de l'ordre et de la loi n'était menacé en aucune manière.

Ne poussons pas l'esprit séditieux jusqu'à penser que le scandale est qu'un homme ait pu tuer.

Non ce qui est scandaleux c'est l'emploi par Lecoin du qualificatif d'assassin pour désigner l'auteur de ce meurtre.

Le président de la 17e chambre prétendait imposer silence à votre vieux compagnon ; celui-ci retrouvant l'ardeur de ses trente ans, passa outre et rappela à ce magistrat qu'il était de son devoir de l'entendre.

Ceci révélla quelque peu l'auditoire qui cessa de somnoler.

Le jugement (contre de Lecoin, pas celui du gendarme) sera rendu le 8 novembre.

RAUCIME

LA VÉRITABLE NATURE DE L'OPPOSITION

(suite de la page 1)

décisive, sauf s'il s'agit de la répartition des préfectures, ni par le F.O., parce que l'intérêt de Moscou lui commande de ménager de Gaulle aussi longtemps qu'il indisposera les Américains. Les communistes se découvrent une certaine nostalgie du tripartisme, et il faudrait peu pour faire d'eux les gérants loyaux de la Ve République avec sa force de frappe, son mépris pour l'O.N.U. et son syndicalisme corporatif.

Mais, si l'opposition-sic des bonzes croulants faillit à sa mission, deux courants contradictoires menacent sérieusement le règne du gaullisme.

D'une part, le clan des ultas-activistes dirigé par Soustelle et patronné, de loin bien sûr, par la finance américaine qui a perdu à toute la confiance de ladite, dont la dernière trouvaille est la croisade anti-communiste payante mais guère convaincante. Tout ce joli monde s'agite sous le manteau, colloque et prépare la succession.

Et d'autre part, toute une large fraction de la jeunesse, non politisée, mais affranchie des états-majors paralysants, du courant qui a permis le manifeste des 121, peut comme au Japon ou en Corée être en définitive l'élément de transformation le plus déterminant. Ces jeunes, touchés par le drame de l'Algérie, spoliés par une société puritaine et policée, ont un idéal pour quoi lutter :

leur soif de LIBERTE.

Manifestation interdite

(suite de la page 1)

contre la guerre d'Algérie continuera le combat auprès des travailleurs qui vont accentuer leur pression contre le colonialisme, l'armée et l'Etat.

Elle leur rappelle que les états-majors des partis politiques et des organisations syndicales, n'ont plus d'autre ambition que de maintenir les bureaucraties qui constituent leur appareil, dans leurs avantages ou de leur en gagner d'autres.

Seule l'union à la base des travailleurs contre les saboteurs, qui eux savent s'unir pour étrangler la protestation ouvrière, mettra non seulement fin à la guerre, mais aussi aux agissement de ceux qui la prolongent.

La Fédération Anarchiste.

VIE DE LA FÉDÉRATION

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
CONFERENCE
SAMEDI 26 NOVEMBRE
à 17 h. 30 précises
au local de Monmartre
Orateur : **SOL FERRER**
Sujet : Considérations sur l'Enseignement en Espagne

AIX-EN-PROVENCE. — Groupe libertaire. — S'adresser à José Barrachina, Clos des Fleurs, Bt. A, 41, avenue P.-Solari.

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque samedi. Renseignements au siège, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

ASNIERES. — Groupe Anarchiste ; Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

CARCASSONNE. — Groupe Han Ryner : Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

REGION PARISIENNE. — Permanence tous les samedis, de 15 à 19 h. 30, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE DE GRENOBLE. — S'adresser à René Kéravis, 3, rue de Jemmapes, Grenoble.

GROUPE ANGERS-TRELAZE. — Réunion deuxième mercredi du mois à 20 h. 30, au lieu habituel.
Bibliothèque et librairie.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h. 30 à 20 h., 12, rue Pavillon, 2e étage.

LILLE. — Groupe anarchiste « La Commune Libertaire » : C.N.T., S.I.A., syndicalistes-révolutionnaires. S'adresser à Paul DESIETER, rue Boucher-de-Perthes, 6, cité de la Digue, Lille (Nord).

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE. — Permanence tous les samedis, de 15 à 19 h. Café du Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

MARSEILLE. — Groupe de jeunes libertaires. S'adresser : Pierre Bas, 3, Place Rad, avenue Frédéric-Mistral, Plan de Cuques (B.-du-R.).

GROUPE LIBERTAIRE DE GIVORS. — Pour tous renseignements s'adresser à G. Dartois, Chemin des Charmes, à Crigny (Rhône).

SAINT-ETIENNE. — Réunion communs du groupe R.A.D.A.R. et du Groupe « Sébastien-Faure » le 2e samedi du mois sous la liaison de « l'Anar ». Pour être convoqué à ces réunions, s'adresser à A. Brem, 3, rue Richelandière, Saint-Etienne.

NANTES. — Groupe Anarcho-Syndicaliste « Fernand Pelloutier ». Pour tout renseignement s'adresser : pour Nantes, à Mané Serge, 157, chemin Camaret ; pour Rentes Banlieue Sud, à Tréhard Henri, avenue du Mont-Blanc. La Houssaie, Rézé-les-Nantes.

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL. — Prochaine réunion du groupe : vendredi 4 novembre, à 20 h. 30, au local de Montmartre. Ordre du jour : préparation du gala du M.L. Discussion sur le journal. Soutien intense au journal. Divers. Présence absolument indispensable.

TAIRE, à Commentry. — Prière de prendre contact avec le camarade Maillant, boulevard Hambourg, à Commentry.

GROUPE LIBERTAIRE DE SAINTES. — Prière de prendre contact avec le camarade Georges Auzanneau, route de Marennes, à Saintes.

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : s'adresser à Joachim Sallamero, 70, rue Lecocq, Bordeaux.

LYON. — Groupe Durutti : permanence tous les samedis de 17 à 19 h. Café du Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

PRÈS DE NOUS

Notre camarade André Lorulot, Président National de la Libre Pensée, donnera une série de conférences dans les Bouches-du-Rhône aux dates suivantes :

Mercredi 30 novembre : Martigues ;
Jeudi 1er décembre : Aix-en-Provence ;
Vendredi 2 décembre : Arles ;
Samedi 3 décembre : Château-Renard.
Dimanche 4 décembre : Marseille.

Certaines très apprécié du public, ironique, plein d'humour, il traitera le sujet suivant :

« Peut-on vivre sans religion, sans églises et sans prêtres ».

Nous vous informerons des lieux et heures des réunions par voie d'affiches, de tracts et de journaux.

COURS LIBERTAIRE D'INTERLINGUA

Le premier congrès d'informatique d'endocrinologie qui vient de se terminer à Copenhague a employé plus de 300.000 mots d'interlingua en tant que langue de travail. C'est là la preuve que l'interlingua devient de plus en plus la seconde langue des savants du monde entier.

L'Amicale interlinguiste de culture libertaire organise à l'intention de tous les compagnons un cours de cette langue non artificielle et qui peut s'employer partout sans condition préalables. Ce cours a lieu le deuxième samedi de chaque mois, à 18 h. 30, chez Marquet, 9, avenue Jean-Alcard, Paris (XIe). Il est gratuit.

Trésorerie de la F.A.
Prière de noter
Trésorerie Nationale :
Hélène GOUROUSSI
3, rue Ternaux, Paris-XIe
C.C.P. : Paris 15.812-21
Trésoriers de groupes, individualités, mettez-vous à jour, n'attendez pas la lettre de rappel.

La Ligue d'Action Pacifiste (L.A.P.), section française de l'Internationale des Résistants à la Guerre (I.R.G.), tient son Congrès le VENDREDI 11 NOVEMBRE prochain
12, r. Guy de la Brosse, à Paris-5e métro Jussieu
toute la journée
à partir de 9 h. 30 du matin.

Bien que seuls les adhérents auront droit aux votes, tous les pacifistes absolus y sont cordialement invités.

SOUSCRIPTION

SOUSCRIPTION PERMANENTE
Sommes reçues du 17 septembre au 21 octobre
Estéban, 4,50 ; Laurent, 4,50 ; Rivry, 4,50; Maugal, 5 ; Bouthors, 0,50 ; Lychenne H., 9,50; Ustache, 4,50 ; Borsot, 4,50 ; Deugdeur, 2 ; Emery, 4,50 ; Allaire J., 9,50 ; Andéol, 0,50 ; Berdifier, 4,50 ; Mascli, 4,50 ; Eschini, 3 ; Berthier P.-V., 4,50 ; Delrue, 4,50 ; Blachier, 29 ; Prévotel M., 5,50 ; Lagrand Paul, 39 ; Humbert J., 5 ; Veto, 7 ; Leron, 2 ; Pezzoli, 4,50 ; Drouet, 4,75 ; Puechaguet, 11 ; Benet R., 10 ; Delteil, 5 ; Pantaschatelain, 1 ; Mattel, 9,50 ; Roche, 1 ; Sévère, 1 ; Delenoy, 8 ; Lantuéjoul, 2 ; Groupe Espérantiste, 6 ; Paris Terre, 4,50 ; Gilbert, 3 ; Kremer, 4,50 ; Pienne F., 12 ; Malfant, 4.

SOUSCRIPTION SPECIALE
Sommes reçues du 17 septembre au 13 octobre
Groupe Albertville, 10 ; Poly, 5 ; Bidé, 20,90 ; Tommolillo, 10 ; Lesfargues, 15 ; Laberche, 10 ; Cerles, 5 ; Prévotel M., 15 ; Groupe Angers-Trélazé, 49 ; Valiant R., 12 ; Aubin, 12 ; Escudier, 12 ; Carnero, 10 ; Bavard, 9 ; Lapoyre A., 100 ; Berthier P.-V., 5 ; Hermant, 4,50.

A NOS MILITANTS DE LA REGION PARISIENNE

Il est indispensable pour l'organisation du gala et la vente des billets que tous les militants viennent Samedi 5 Novembre à 21 heures précises, 3, rue Ternaux, Paris-11e.

Calendrier S.I.A. 1961

Cette année le texte traite des « RACES HUMAINES ».

P.-V. Berthier a très brillamment rédigé le texte sur le complexe problème des races et de toutes leurs ramifications. Les illustrations qui l'accompagnent ont été faites par le dessinateur connu : Mario Zaragoza.

Le prix du calendrier reste le même que celui de l'an dernier : 2 NF.

Les camarades peuvent dès maintenant le commander à la librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

LIBRAIRIE

Toutes les commandes et les règlements doivent être adressés à la :

LIBRAIRIE PUBLICO
3, rue Ternaux - Paris (11e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge.
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 NF aux prix indiqués.) Prix en NF.

LE NOUVEAU CATALOGUE GENERAL EST PARU

Nombreuse documentation sur l'histoire des mouvements ouvriers dans le monde, ainsi que sur la question algérienne.

Envoi sans frais sur demande.

VIENT DE PARAITRE :
« LA GUERRE D'ALGERIE »
9 NF
de Jules ROY

AMIS LECTEURS

Veuillez prendre note du nouveau libellé de notre compte chèque postal.

Dorénavant, pour les abonnements, souscriptions règlements des commandes de librairie-disques, adressez vos versements à :

LIBRAIRIE PUBLICO
C.C.P. Paris 11289-15
3, rue Ternaux - Paris (11e)

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués
Imprimerie René-Boulanger
60, rue René-Boulanger, PARIS-10e

APPEL A L'OPINION

Monsieur Denis FORESTIER
Secrétaire du S.N.I.

Mon Cher Camarade,

La Fédération Anarchiste après avoir pris connaissance de la proposition du Congrès de Strasbourg, vous adresse son plein accord pour le manifeste que vous venez de faire paraître et pour la forme de pétition que vous voulez lui donner.

Nous pensons comme vous que c'est au S.N.I. de prendre à charge de recueillir les signatures.

Moralement, parce que vous êtes ceux dans ce pays, comme dans le monde, qui avez à charge d'éveiller l'intelligence des générations futures, et que, par la même, vous ne pouvez que condamner la guerre qui brise et anéantit en quelques secondes ce que vous avez mission de vous former.

Matériellement, parce que vous touchez l'ensemble de toutes les communes de France où vous êtes en contact avec la population et écoutés par elle.

Cependant la Fédération Anarchiste veut faire mieux que de vous donner son vœu symbolique, elle s'engage à vous appuyer dans toutes les localités où elle a des groupes et où cette aide vous sera efficace, elle s'engage également à participer financièrement dans la mesure de ses faibles moyens aux frais de la pétition nationale que vous avez prévue.

Nous vous prions d'agréer, Mon Cher Camarade, l'expression de nos sentiments d'hommes libres.

Le Comité de Relations de la F.A.

La guerre d'Algérie qui, depuis six ans, ronge le pays, n'est ni une opération de police, ni, comme il est dit depuis peu, une suite de « tirailleries et d'embuscades ».

L'échec des négociations de Melun et les difficultés accrues de les renouer ne sont pas, comme on veut le faire croire, principalement imputables à l'intransigeance du F.L.N.

La politique d'investissements et de promotion musulmane n'apaise pas le conflit et ne peut l'apaiser — serait-elle effective — tant que se poursuivent rafiaages, tortures, déportations, que rien, pas même les attentats, ne peut justifier, et tant que continue d'être refusé l'exercice du droit, reconnu, à l'autodétermination réelle.

Un nombre croissant de Français pressentent la vérité.

La vérité c'est qu'il n'y a d'autre dénouement qu'une paix négociée ;

■ *c'est que les formules avancées par le Pouvoir — paix des braves, autodétermination, Algérie algérienne, entité algérienne — ont une logique, appellent une conclusion que tout le monde voit ;*

■ *c'est qu'il n'y a plus d'« Algérie française » possible et qu'aucune politique ne saurait renverser le cours de l'évolution présente ;*

■ *c'est enfin que le chantage exercé par les milieux ultras et par une partie de l'Armée interdit de faire la paix.*

Cette vérité s'impose, hors de toute doctrine politique ou morale, ayant tout débat sur le nationalisme algérien, sur la nature du F.L.N. et sur celle du régime installé en France.

Le Pouvoir s'emploie à la dissimuler, il falsifie les faits et pourchasse jusqu'à leur évocation. Certains journaux sont saisis pour révéler les opinions pénantes, lors même qu'ils ne les partagent pas ; des sujets d'article sont interdits à l'avance.

La fraction la plus avertie de l'opinion s'accommode de cet état de choses ; c'est que son opposition à la guerre, si vive soit-elle, n'est qu'un fait de pensée.

La masse des Français subissent tous les effets de la guerre sur le plan moral, social, économique ; mais comme ils n'ont pas la guerre chez eux, la vérité qu'ils sentent ne devient pas volonté politique.

Les jeunes gens, eux, sont jetés dans la guerre ; et, dans la guerre, la vérité les attend. Avec la vérité, le désarroi, l'endurcissement ou même la dégradation, la crise de conscience ou même la révolte. Sans qu'ils portent en aucune manière la responsabilité des faits, ils sont tous exposés à des choix lourds de conséquences : certains reviennent marqués par le racisme ; d'autres, l'expérience faite, essaient d'oublier ; d'autres connaissent le dégoût ; d'autres endurent la répression sur place et dans l'obscurité pour avoir refusé de participer à des actions qu'ils réprouvent ; d'autres préfèrent l'emprisonnement au service de guerre ; d'autres choisissent l'insoumission.

Les signataires de cette déclaration affirment que, dans la situation donnée, la crise de conscience et l'esprit de révolte des jeunes sont inévitables. Ils sont persuadés qu'ils ne feront que s'aggraver tant que le motif n'en sera pas supprimé : la guerre elle-même. Et c'est en vain que les tribunaux incompétents la légitimité d'Etat quand le Pouvoir lui-même ruine l'exercice des droits démocratiques, quand le mépris des lois est éclatant chez une partie des officiers.

La logique de la situation, c'est la paix : la logique du Pouvoir, dès lors qu'il s'en détourne après l'avoir fait espérer, c'est la répression. Déjà celle-ci s'aggrave, comme l'attestent de nouvelles atteintes aux libertés, prenant prétexte d'un récent manifeste ; bientôt, elle risque de se généraliser, de s'exprimer, elle d'autre que l'échec d'une politique? Que peut-elle faire d'autre que tenter de retarder la solution nécessaire?

Ou bien celle-ci s'imposera dans les convulsions, dans les pires conditions, tant en France qu'en Algérie. Ou bien elle sera obtenue par une négociation sans exclusive ni préalable.

L'équivoque et le malaise où nous fait vivre une politique double se dévoilent ; l'affaire des jeunes devient l'affaire de tous, l'affaire de la Nation.

Tous, nous sommes mis en demeure d'opter entre les conceptions des ultras ou des officiers activistes et une volonté de paix sans équivoque et sans ruse.

Nous invitons tous ceux qui ont choisi comme nous à signer cet appel.

APPEL AUX INTELLECTUELS

En janvier 1917, en pleine guerre, Sébastien Faure publiait cet appel aux intellectuels. Nous avons pensé qu'à une époque où la guerre fait rage et où l'union des intellectuels avec le Monde du Travail est essentielle pour y mettre fin, nos lecteurs seront heureux de retrouver la voix du militant anarchiste incomparable.

LE COMITE DE REDACTION.

Messieurs,

Vous avez tout pour vous ; vous êtes en possession des privilèges les plus enviables : heureuse naissance, éducation saine, instruction soignée, prédispositions cultivées, rien n'a manqué au développement des aptitudes que la nature vous avait prodigalement départies.

Vous avez eu l'avantage de fréquenter les meilleures écoles, de suivre les cours des maîtres les plus éminents, de grandir dans la contemplation des chefs-d'œuvre, dans la lecture des écrivains de choix et la familiarité des génies poétiques, d'être admis dans les cénacles où le culte de la Science et de l'Art est en honneur. Laboratoires, musées, bibliothèques, tout a été mis à votre disposition. Aussi, vous avez eu la joie de gravir allègrement les pentes qui conduisent aux altitudes sereines de l'intellectualité.

Vous voici sur les sommets. Vos regards découvrent les horizons sans fin, vos oreilles s'emplissent des harmonies et des rumeurs qui font monter tour à tour le merveilleux accord ou l'impressionnant conflit des êtres et des choses ; dans vos imaginations naissent les évocations magnifiques et vos cœurs, d'une sensibilité et d'une délicatesse qui défient l'analyse, frémissent des émotions que ne saurait connaître qu'inférieurement le commun des mortels.

Savants, artistes, vous êtes le cerveau et le cœur de l'Humanité.

×

J'ai vos lumières en trop haute estime pour penser que vous attribuez cet état de privilège à vos seuls mérites.

Vous n'ignorez pas que ces richesses scientifiques et ces trésors artistiques dont vous êtes présentement les détenteurs vous viennent de l'innombrable théorie des chercheurs, des artistes, des penseurs et des savants qui, au cours des siècles, ont fondé l'aristocratie du Vrai et du Beau dont vous êtes les plus distingués représentants.

Vous savez aussi que cette aristocratie qui vous a confié la garde de ce patrimoine incomparable n'a pu se fonder et vivre que grâce au travail obscur et méprisé — mais indispensable — des multitudes qui sur terre et sous terre à l'usine et à l'atelier produisent tout ce qui est nécessaire à la vie.

C'est ce labeur incessant de la classe ouvrière qui a édifié les maisons qui vous abritent, tissé les vêtements que vous portez, produit les aliments qui vous nourrissent, fabriqué les meubles qui vous entourent et vous a, par suite, institué les loisirs sans lesquels jamais vous ne fussiez devenus les artistes et les savants que vous êtes.

Certes, Messieurs, la foule vous doit beaucoup, mais fous dire que vous lui devez bien davantage. A la rigueur, elle pourrait se passer de vous ; en vérité son existence serait plus dure, plus difficile : elle serait moins recréée, moins belle, moins noble; mais vous, vous ne sauriez vous passer de la multitude.

Sentez-vous, Messieurs, l'immensité des devoirs que vous impose ce merveilleux concours de circonstances dont vous êtes les bénéficiaires? Avez-vous conscience de l'incalculable dette de gratitude que vous avez contractée envers tous les hommes d'hier sans lesquels vous ne seriez presque rien et tous ceux d'aujourd'hui sans lesquels vous ne seriez pas grand-chose?

—o—

Je ne vous fait pas l'injure de penser que vous méconnaissez les devoirs sacrés de la gratitude et je me permets de vous dire:

Vous pouvez vous acquitter, en une seule fois de la dette qui pèse sur vous. L'heure est décisive ; elle est unique ; ne la laisser pas fuir sans tenter de vous libérer.

Savants, suspendez le cours de vos patientes recherches ; artistes, quittez les hauteurs où vous portez le vol de vos aspirations ; regardez, écoutez.

Allez-vous rester impassible? Le devez-vous? Le pouvez-vous?

Je le sens, je le sais, votre cœur s'émeut: votre raison se trouble, votre conscience est tourmentée.

Si vous ne faites rien, c'est que vous croyez ne pouvoir rien faire.

Quand l'ouragan se déchaîne, quand la tempête éclate, l'homme reste impuissant et consterné devant le désastre. Et vous estimez peut-être que tout pouvoir vous échappe sur le formidable cataclysme.

Grande est votre erreur, Messieurs. Vous pouvez beaucoup.

Peut-être... oui, je le crois... pouvez-vous arrêter le carnage.

Peut-être, votre voix écoutée opposerait-elle victorieusement la parole de raison aux clameurs de la démence. Peut-être trouveriez-vous les accents de sagesse et d'humanité qui arrêteraient les fureurs déchaînées.

Mais rassurez-vous, Messieurs. Une longue expérience de la vie m'a enseigné qu'il ne faut demander aux hommes — même et surtout aux plus illustres et aux plus puissants — que ce qu'ils sont enclins déjà à accorder.

Aussi ma requête ne dépassera-t-elle pas les limites de ce que vous pouvez consentir et il serait indigne de vous de la repousser.

Dressez-vous contre la haine stupide et féroce élevée à la hauteur d'un principe; insurgez-vous contre les exagérations inepties et les mensonges grossiers ; ne permettez pas qu'entre les nations en guerre se creuse un abîme si large et si profond qu'il s'approverait plus tard, durant des générations, aux rapprochements désirables que ne manqueront pas d'amener les temps de paix qui succéderont à l'horrible mêlée.

Et si vous ne croyez pas devoir associer vos efforts à l'effort de ceux qui, dans tous les pays appellent la paix de leurs vœux et travaillent à la hâter, gardez-vous de moins de les poursuivre de vos sarcasmes, de les accabler de vos mépris, ou de briser leurs généreuses tentatives.

Sébastien FAURE.

S.O.S.

SAUVEZ NOS AMES

LE paquebot « République V », de la Société à responsabilité indéterminée de Gaulle et Compagnie, donne de la bande.

Hâtivement construit sur les chantiers de l'Illégalité par la société Massu, Soustelle et consorts avec matériels et matériaux récupérés sur le vieux République IV, République V avait été badigeonné du vert de l'Espérance.

Deux ans ont passé... et le vert espérance a vire au vert charogne.

Le Radio du bord, le triste Jean Nocher, véritable hybride de Cyrano et Tartufe, parodiant en sanglots longs et amers le J.-H. Raquin d'antan, jette sur toutes les ondes des postes étatiques ses cris d'alarme : S.O.S... S.O.S... Tantôt caustique, tantôt bonhomme, virulent, toujours infatué de soi-même, il continue à s'attaquer à tout ce qui ou quoi n'est pas accommodé à la sauce gaulliste.

S.O.S. ! C'est la jeunesse de France qui ne veut plus croire au Père Noël, à la justice des hommes et, encore moins, aux billevesées gouvernementales.

S.O.S... C'est plus de dix millions de signatures en faveur de la paix.

S.O.S... C'est la mutinerie Ortiz-Lagaillarde.

S.O.S. C'est la montée en flèche des prix ; la stagnation des salaires, pensions et prestations diverses ; c'est le scandale de la viande, des farines et du sucre ;

S.O.S... C'est le mécontentement de la paysannerie, des viticulteurs, c'est la détresse des cheminots et des artichauts pourris ;

S.O.S... C'est le Parlement mis aux arrêts, les décrets à la sauvette, pris à contre-courant ;

S.O.S., C'est encore le Super-Montoire ; c'est la collaboration reprise et étendue (on n'attend plus que les affiches « engagez-vous dans la L.V.F. ») ;

S.O.S... C'est l'échec de Melun ;

S.O.S... C'est toujours des deuils sur des morts et des morts sur des deuils pour une Algérie française que rien ne justifie ; ce parce qu'elle est un non-sens ethnologique, politique et géographique ;

S.O.S... C'est la guerre des manifestes ;

S.O.S... C'est bientôt le procès des ultras ;

S.O.S... C'est la force de frappe atomique plutôt mal accueillie ;

S.O.S... C'est la mendicité réitérée pour les sinistrés du Sud-Ouest (on a des centaines de milliards pour l'armement, mais pas un fléche pour les [illegible] abri !) ;

S.O.S... C'est le procès Jeanson et tout ce qui en découle ;

S.O.S... S.O.S...

Ainsi d'écueils en récifs, de récifs en écueils, de Charybde en Scylla, pourri jusqu'aux moelles, rongé dans ses tripes, République V s'en va à la dérive.

Seul, aussi grand que son mat de misaine, stoïque sous l'orage le commandant-Président implore Sainte Jeanne d'Arc et la Madone que le vent d'un nouveau référendum ne l'emporte à tous les diables de Colombey-les-deux Eglises.

Sans désemparer, à grands coups de discours, de gueulotons-pirouesse, il sonde, il tâte des côtes bretonnes à l'embouchure de la Seine. Infatigable ; il sonde et il parle. Commandant sans peur ni reproches, il envisage même de remonter l'arche de Noé en Isère ou en Savoie.

Qu'il pleure, sourit, se lamente ou menace... itou ! République V continue à faire de l'eau, pour ne pas dire de... l'huile ! Déjà pour éviter d'être emportés par le remous du naufrage, les rats de la politique se jettent à l'eau à qui mieux mieux. Qu'ils soient Socialistes, Radicaux, Indépendants ou M.R.P., les rats fuient... Ils fuient, ils fuient les rats du pouvoir...

Seuls, ceux de l'"U.N.R., équipage étatique et statique reprennent, en chœur :

S.O.S., S.O.S...

Souvenons-nous de ceux du R.P.F.

Souvenons-nous de ceux de Poujade.

S.O.S., Amen !

Jean EMERY

ALGÉRIE...

(Suite de la page 1)

apathie, due en partie au sentiment de son impuissance parce qu'il lui semble que tous ces courants qui ont un même but, la solliciteint en des voies différentes. Il est des moments où l'essentiel est l'action.

M. BERTHAULT.

P.S. — Ils ont trahi ! Au moment de remettre les articles, nous apprenons la déroulade de la C.G.T. et du P.C. et la décision de l'U.N.E.F. de remplacer la manifestation par un meeting à la Mutualité. Ne reculant devant aucune volte-face ni aucun désaveu de ses propres positions, la C.G.T. ose donner un tel communiqué: « Déclare solennellement qu'elle n'est associée d'aucune façon et qu'elle ne s'associera pas à un appel à se rendre le 27 octobre à cette manifestation interdite. » Alors que le 20 octobre elle proclamait « appeler tous les travailleurs à participer à toutes les manifestations du 27 octobre déterminées, par l'ensemble des organisations participantes ». Or la C.G.T. n'a pas été exclue des conversations préliminaires et a signé tous les communiqués précédents ou y a laissé utiliser son sigle. Venons-en au P.C. Il ne veut pas participer à une manifestation d'avant-garde, soit, mais quand une formation qui se veut révolutionnaire réquigne à être à l'avant-garde elle devient pantouflarde, ou est la révolution ? En outre, ou le P.C., ainsi qu'il le prétend, est un parti de masses et la manifestation, peut-être toujours d'avant-garde, grossie des troupes du P.C., atteindrait « l'ampleur maximum nécessaire à la lutte », ou le Parti Communiste n'est pas le grand rassemblement des forces ouvrières et alors pourquoi se refuse-t-il si violemment à jouer les forces d'appoint ?

Quoi qu'il en soit, ce mauvais coup porté par le P.C. et son syndicat à l'union des forces de gauche risque de briser pour un long moment la possibilité d'une action décisive et de rejeter dans une somnolence décourageâte la masse. Où sont les diviseurs de la classe ouvrière ? Ce soir Messieurs les fascistes peuvent sourire, le P.C. vient de leur faciliter grandement les choses. A eux d'agir. Les camarades du Comité Central pensent-ils que le moment favorable à l'union sera celui où tous les antifascistes seront réunis à Fresnes ou ailleurs ? Mais probablement auront-ils trouvé refuge à Moscou, attendant que les « conditions soient réalisées ». Il est des Espagnols qui attendent depuis 20 ans.

M. B.

Pourquoi j'ai signé

(Suite de la page 1)

Individuel qui reste une affaire personnelle et échappe aux propagandes, mais aussi refus collectif qui porte le nom de « grève générale contre toute guerre » et qui est non seulement un mot d'ordre anarchiste, mais vraiment celui du mouvement syndical lorsqu'il échappe à l'étreinte des partis politiques.

Pourquoi j'ai signé la Manifeste ? Pourquoi n'aurais-je pas signé ce Manifeste !

En vérité, par son côté insolite, le Manifeste des 121 a sensibilisé une opinion qui depuis six ans dormait sans rien vouloir entendre. Tranquillement il constate que l'insoumission est un droit. Les anarchistes n'ont jamais dit autre chose.

Cri de révolte contre l'impuissance à mettre fin à la guerre en Algérie il est, que ses auteurs y consentent ou pas, d'essence anarchiste et c'est alors moi qui retourne la question :

Pourquoi n'avez-vous pas signé le Manifeste des 121 ?

Maurice JOYEUX.

Dans le prochain numéro :

TENDANCES ET FORMES DE L'ANARCHIE

par René FUGLER

UN SERVICE CIVIL A LIEU

Suivant l'exemple du Service civil international ouvrant ses camps à ceux qui refusent le service militaire, la Ligue d'action civique non violente vient de créer un centre à Terrassan en Dordogne pour les objecteurs.

Rappelons que Boisgoutier, déserteur, qui s'y était rendu, vient d'être arrêté sur l'ordre des pouvoirs qui admettent la poursuite de la guerre, mais non le soutien aux sinistrés du Sud-Ouest.

INTERVIEW DE DANIEL GUÉRIN

LA chronique sociale de France a ouvert une grande enquête sur le socialisme à laquelle elle a invité à participer de nombreuses personnalités dont certaines n'ont pas répondu ou se sont récusées. (La chose s'explique sans peine : qui imaginerait un Robert Lacoste, un Guy Mollet ou un Max Lejeune osant encore parler de socialisme!).

Cependant les diverses tendances représentées ne savent mieux faire que de proposer les méthodes dont l'histoire a établi la faillite et dont les responsables n'ont pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Parmi cette pitoyable cohue d'opinions se heurtant au cercle infernal où les retient le passé, seul Daniel Guérin fait entendre la voix de l'avenir, seul il ose signer la reconnaissance de dettes d'un mouvement qui n'a pas su rompre ses amarres avec ce qu'il prétendait détruire en conservant l'autorité dans ses méthodes et dans ses buts.

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire dans son intégrité la réponse si claire et si lapidaire qu'il nous communique.

LA REDACTION.

I. — Quelle signification a pour vous le mot socialisme sur le plan intellectuel et sur le plan affectif ?

L mot socialisme a été vidé de son contenu tant sur le plan des idées que sur le plan effectif. Les livres se comptent aujourd'hui par dizaines qui exprime un socialisme authentique. On cherche en vain sur la planète un seul pays qui soit authentiquement socialiste. En gros, le socialisme a été l'objet de deux falsifications principales. Sous son étiquette, on écoule deux marchandises également frelatées : un vague réformisme parlementaire, un jacobinisme brutal et omnitatique.

Or, le socialisme a pour moi une signification très précise : la cessation de l'exploitation de l'homme par l'homme, la disparition de l'Etat politique, la gestion de la société de **bas en haut** par les producteurs librement associés et fédérés.

II. — Estimez-vous que le socialisme est un fait du passé ou un fait du présent et de l'avenir ? En d'autres termes, pensez-vous que le socialisme est un mouvement historique qui a fait son temps et qui, dans les conditions actuelles, doit être remplacé ou, du moins déconsidéré et réformé? Ou bien croyez-vous que le socialisme, tel qu'il est, est adapté aux nécessités présentes ? Dites les raisons qui vous inclinent à l'un ou à l'autre de ces jugements.

Le socialisme falsifié qui a cours aujourd'hui est un fait du passé, le socialisme libertaire un fait de l'avenir. Le socialisme est un mouvement historique qui n'a nullement fait son temps. C'est le capitalisme qui a fait son temps et qui doit d'urgence être remplacé, afin que l'humanité survive. Toute sa force, le socialisme la tire de la carence et de la banqueroute du capitalisme. Le socialisme bafouille et n'existe nulle part, mais jamais sa nécessité historique n'a été aussi impérieuse. Sous sa forme actuelle dénaturée, il n'est pas adapté aux nécessités présentes. Mais il ne s'agit pas de le « reconsidérer » à la lumière de « réformes », il faut le rendre à lui-même, lui restituer son vrai visage révolutionnaire, antiétatique et libertaire.

III. — Quelle est, selon vous, l'originalité du socialisme français parmi les autres transcriptions nationales du socialisme ? Quelles difficultés et quelles possibilités particulières voyez-vous pour le socialisme français ?

L'originalité du socialisme français, c'est la tradition libertaire des deux Communes, celle de 1793 et celle de 1871, celle du syndicalisme révolutionnaire d'avant 1914, celle du juin 36. En dépit de l'apparente stalinisation d'un large secteur du mouvement ouvrier de notre pays, cette tradition n'est pas éteinte sous la cendre. Le socialisme français, en outre, s'adresse à un pays où la petite propriété paysanne, artisanale et industrielle demeure, malgré la concentration économique, très importante. Le socialisme français aura l'originalité entre autres, de faire faire l'apprentissage de la gestion à d'omposcomme beaucoup notre socialisme car personne en France ne croit à l'Etat, seul, l'éphémère pouvoir personnel et technocratique qui s'est emparé par fraude de notre pays, le régit arbitrairement et sans contrôle et réussit, de la sorte, à déconsidérer l'Etat mieux que ne pourrait le faire la propagande la plus libertaire.

LA VERITABLE LIBERATION

par Maurice LAISANT

L'UNE des principales objections qui nous est opposée lorsque nous développons nos théories, est de savoir comment elles pourront s'insérer dans le contexte social, satisfaire aux exigences de la planète, faire fonctionner les rouages multiples de la société moderne, administrer ses organismes de production et de répartition.

Nous pouvons répondre en gros que la bonne marche de la production peut être assurée par les producteurs eux-mêmes (ce qui devrait être le rôle des syndicats) et que la répartition peut être gérée par les consommateurs sur la base de la commune, avec organisme de liaison à l'échelle régionale, nationale et mondiale.

L'on peut ajouter qu'à l'inverse du système dans lequel nous vivons, où la consommation est basée sur la production, nous voulons établir un système où la production se réglerait sur les besoins réels des hommes. Ceci pose précisément la question de ces besoins et de ce qu'ils sont.

Il est bien évident qu'il ne saurait être question pour notre civilisation de retourner à l'âge des cavernes, de refuser les progrès techniques qui allègent l'homme dans ses tâches les plus pénibles; il est juste de reconnaître les bienfaits que la science a apporté au cours des siècles en affranchissant le travailleur de bien des servitudes.

Mais il serait non moins stupide d'accepter les yeux fermés toutes les contingences dont la société nous encombre et qui, sous l'étiquette de science, ne visent qu'à satisfaire le profit des uns et maintenir les autres dans des servitudes de travail.

Nos aînés, lorsqu'ils rêvaient d'émancipation et revendiquaient les huit heures, avaient établi l'horaire suivant :

— huit heures de travail;
— huit heures de repos;
— huit heures de loisirs,

et cette dernière tranche était dans leur esprit, la possibilité pour les masses de lire, s'instruire, voyager, visiter les musées, fréquenter les théâtres, suivre les cours, hanter les lieux de discussion et les conférences.

Depuis lors, la classe ouvrière a obtenu les quarante heures et les congés payés, son standing de vie s'est amélioré. Il importerait de savoir ce qu'est devenue cette tranche de loisirs dont parlaient nos pères ?

La vérité c'est que dans le même temps où le capitalisme et l'étatisme lâchaient des avantages aux travailleurs, ils implantaient dans cette classe ouvrière, des besoins dont celle-ci allait être l'esclave.

A grand renfort de publicité on allait présenter comme indispensables à la vie quotidienne, mille sarcharges inutiles sous lesquelles le peuple allait ployer.

L'objectif était double : faire du producteur le consommateur de nouvelles industries, deuxièmement détourner son esprit de tous les problèmes réels en accaparant son corps et sa pensée.

Ainsi le snobisme jusqu'alors privilège des classes aisées, allait porter ses ravages sur l'ensemble des travailleurs.

Le sport est la principale réussite de cet accaparement physique sur l'homme. S'il est normal que celui-ci cultive ses muscles comme son intelligence, si l'on ne peut qu'applaudir à la construction des stades et des piscines, que penser de ce troupeau n'ayant pour but que le grossissement des biceps, l'hécatombe des records et n'ayant pour lecture que cette littérature (?) sportive où les superlatifs le disputent aux fautes de syntaxe.

Ajoutons qu'aux manifestations sportives précèdent et suivent les hymnes nationaux, et que c'est à Joinville que se tient le Temple militaro-sportif d'où sortent les champions.

Dans le domaine de l'accaparement de l'esprit c'est pire encore ; la mode crée et détruit, décide de ce qui se portera et ne portera plus, de ce qui se consomme et de ce qui ne se consomme pas. Et le peuple, docile, acquiescent, demi-tour sur demi-tour aux injonctions des bateleurs qui déclarent qu'il faut bien vivre avec son temps et qu'on ne peut pas faire obstacle au progrès.

Au nom de ce progrès on vendra ses meubles en acajou pour acheter du bois blanc, au nom de ce progrès toute une industrie qui pourrait s'amenuiser, continuera à asservir un nombre immense de travailleurs.

Faut-il parler là aussi des productions qui gravitent autour de cette fabrique du goût (?) de nos contemporains, toute cette presse insidieusement publicitaire, prudemment cochonne, insipide jusqu'à la nausée, niaise jusqu'au vomissement, et dont s'abreuve une populace avide de connaître, entre deux réclames infaillibles pour faire disparaître les poils superflus ou retrouver à soixante ans l'éclat de sa jeunesse, le dénouement des amours de telle putain du cinéma ou du cinéma (mâles ou femelles).

Il faut aussi parler du développement prix par les administrations privées ou d'Etat, le nombre de personnes qu'elles mobilisent, les services qu'elles multiplient, les statistiques (vaines le plus souvent) auxquelles elles se livrent, les contrôles inutilités auxquels elles recourent.

Il faut parler enfin des entreprises authentiquement scientifiques dont les effets sont imprévisibles et dont la poursuite des recherches est un danger.

Servons la science, clame-t-on de toute part !

Non ! Servons-nous de la science !

Je ne crois pas à la science en tant qu'entité métaphysique et je me refuse à considérer comme un progrès pour l'espèce humaine l'invention qui peut anéantir cette espèce.

La science n'est qu'une des manifestations de l'intelligence de l'homme et elle cesse d'être elle-même lorsqu'elle dessert celui-ci au lieu de le servir.

Hors de cette conception elle n'apparaît plus que comme une religion qui, comme toutes les religions, réclame son contingent de sacrifices et se montre sans rapport avec la vie.

CONCLUSION

Pour revenir au point de départ de cette étude, je n'hésite pas à dire qu'il serait démentiel et contraire à nos principes mêmes, de continuer dans un monde futur à administrer et faire vivre nombre d'industrie et d'organismes de toutes sortes, qui ne correspondent à aucun besoin réel et qui constituent une entrave à la libération de l'homme.

Si celui-ci veut s'affranchir de la tyrannie du travail forcé, il faut qu'il sache limiter ses désirs ou plutôt ne satisfaire que ses propres désirs, au lieu de poursuivre dans une vaine agitation ceux dont on s'efforce de le doter.

Il serait absurde de céder au chantage du progrès et de la science (d'un progrès qui n'en est pas un et d'une science qu'on met à toutes les sauces) pour poursuivre tout ce qui n'est pas réclamé impérieusement par les besoins mêmes de l'individu.

Sans faire montre d'un optimisme délirant on peut avancer sans crainte que la disparition d'un système de profit, verrait dépérir presque instantanément toutes les séquelles qui l'accompagnent, et que l'homme étant socialement libre aspirerait dans tous les autres domaines à une entière liberté, qu'il refuserait de débordement de la pensée et des concepts d'autrui dans sa propre vie et qu'il rejetterait comme un fardeau inutile nombre des actuelles suggestions de notre société.

Ceci ne serait pas sans simplifier sérieusement le problème de l'organisation d'un monde établi sur de nouvelles bases.

LE LIVRE DU MOIS

par Maurice Joyeux

CADET LA ROSE, d'Albert Vidalie (Julliard édit.).

Le nouveau livre d'Albert Vidalie est composé de huit nouvelles échaînonnées dans le temps et qui n'ont du commun que « l'histoire de brigand » qui forme la trame de chacune et les relie entre elles.

L'auteur s'est employé à adapter son écriture à l'époque et au milieu où se déroulent ces histoires et la réussite est étonnante, si étonnante qu'on croirait parfois à un pastiche si l'on ne retrouvait partout cette tendresse et cette agilité d'expression qui rappelle le Vidalie « Des Bijoutiers du clair de lune », livre remarquable malheureusement desservi par le film imbécile que Vadim en a tiré. Ainsi « Le Déluge », pour moi la meilleure de ces histoires, fait songer à « La grande rivière au cœur double », la chef-d'œuvre d'Hemingway, comme « Cadet la Rose » rappelle Balzac et la « Massacre du Chambarand », les petits maîtres du XVIIIe siècle.

Exercice de virtuosité ? A mon avis l'ouvrage de Vidalie est autre chose que cela. Il replace la littérature hors du chemin où les moralistes mitoux, les philosophes obscurs, les grincheux et les sots s'évertuent de l'embourber. Vidalie raconte des histoires et ces histoires passionnent le lecteur. Voilà bien de quoi faire rugir les petits jeunes gens qui contemplent leur âme à longueur de pages. Vidalie écrit dans une langue savoureuse pleine de finesse et de poésie qui colle à la peau des personnages qu'il nous présente. La belle affaire, direz-vous ! Balzac, George Sand, Jules Vallès n'ont pas fait autre chose ! Bien sûr, mais les critiques et la nouvelle vague littéraire fissent-ils encore ces écrivains réservés aux bibliothèques municipales où, signalons-le en passant, il est difficile de se les procurer car ils sont toujours en mains.

Il existe dans le public une certaine prévention contre le recueil de nouvelles et seuls des ouvrages de qualité comme « Faux passeports » de Plisnier ou « Paradis perdu » d'Hemingway ont réussi à la surmonter.

Je suis persuadé que « Cadet la Rose » qui en rien ne souffre de la comparaison fera une brillante carrière et contribuera à donner au public le goût de lire des histoires traitées avec un pur respect de l'écriture.

POUSSE AVEC TON PAIN, d'Agathe Godard (Gallimard, éditeur).

Voici un premier livre qui, bien qu'inégal, ne manque pas d'intérêt. L'auteur a voulu nous peindre un certain style de vie à travers une bohème qui, aux terrasses des cafés, entre Saint-Germain-desPrés et Montparnasse, attend la consécration en pratiquant nonchalamment un art et surtout en se vivrant à des études savantes sur l'esthétique féminin et sur l'efficacité de spirituaux divers.

L'affaire serait sans grand intérêt et la petite provinciale qui entre dans cet enfer en ressort heureusement aux dernières pages du livre, si l'on ne rencontrait au hasard de cette histoire mal tissée des morceaux fort bien réussis qui démontent un véritable tempérament d'écrivain, et je pense surtout aux pages consacrées au Bal des Quatz'Arts qui avec bonheur recréent la fièvre qui s'empare des ateliers qui préparent cette manifestation annuelle du « bon goût » de la jeunesse des écoles.

Ce livre amusera ceux qui cherchent dans la lecture un dérivatif à leurs soucis et Agathe Godard nous donnera quelque chose de plus consistant pour peu qu'elle suive l'exemple de son héroïne et qu'elle s'évade du milieux ex- lequels on n'a plus grand-chose à apprendre de neuf.

SEBASTIEN FAURE - Son œuvre, sa pensée (Ed. de la Ruche culturelle).

Nos camarades du groupe « Les amis de Sébastien Faure » viennent de publier une brochure qui rappelle brièvement ce que fut l'action de l'incomparable propagandiste des idées libertaires. On trouve au début une brève explication des buts que se proposent les vieux camarades de Sébastien Faure, puis une bibliographie des œuvres de l'orateur, enfin Robert Louzon retrace les grandes lignes de la carrière du militant. Les dernières pages sont consacrées à la manifestation organisée à la Mutualité à l'occasion du centenaire et une analyse des discours prononcés. Ce petit ouvrage documenté permettra à nos jeunes militants de mieux aborder la lecture des œuvres de celui qui fut un des orateurs les plus prestigieux de son époque.

Note de lecture

LE MONDE DES IMPOSTEURS

Le mythe de Jésus est un de ceux qui ont inspiré, croyants ou incroyants, nombre d'écrivains et de penseurs.

Après eux notre ami et collaborateur le docteur Herscovici se penche sur la légende chrétienne et sur l'humanisme qui en découle.

Peut-être en exagère-t-il la priorité lorsqu'il dit de Jésus qu'il fut le premier homme à parler de bonté.

Oublie-t-il Socrate qu'il cite pourtant quelques pages avant ?

De même on pourrait lui reprocher d'employer le mot Anarchie dans le sens péjoratif que lui donnent les bourgeois, ou de ne pas préciser le terme « d'incroyant » qui dans la pensée de l'auteur définit celui qui refuse tout idéal, et non celui qui n'attend rien de l'au-delà de la mort.

Ces réserves faites, disons que le « Monde des Imposteurs » développe ce point de vue — pensée maîtresse de son auteur — qu'il y a décalage entre le progrès technique de notre civilisation et le progrès moral des hommes, et que les valeurs véritables restent les mêmes en notre vingtième siècle qu'aux premiers balbutiements de l'histoire, comme l'ancestrale barbarie des vagues humanités présentes est demeurée semblable à celle de leurs lointains aïeux.

La sauvagerie de nos contemporains et la caution que leur accordent nos institutions, semblent confirmer pleinement la pessimiste constatation de l'auteur.

M. L.

Vous trouverez à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux. Paris (11e) :

Les livres des signataires du MANIFESTE DES « 121 » :

Daniel GUERIN.

La lutte de classes sous la Ire République (2 vol.).
Où va le peuple américain (2 vol.).
Au service des Colonisés.
Les Antilles décolonisées.
Jeunesse du socialisme libertaire.

Georges NAVEL.

Travaux.
Parcours.
Sable et limon.
Chacun son royaume. (Editions Gallimard.)

Maurice JOYEUX.

Le Consulat Polonais. (Edition Calmann-Lévy.)

★

Les disques de Catherine SAUVAGE (disques Philips).

CINÉMA

L'AVVENTURA

LE CRI avait fait connaître au public parisien le nom de Michel Angelo Antonioni. L'Avventura apporte aujourd'hui l'éclatante confirmation de sa valeur et le place indiscutablement parmi les quelques véritables réalisateurs actuels. Indépendamment même de toute idée préconçue sur ce que doit ou peut être de nos jours le cinéma (il est certain que l'Avventura pourra paraître à certains trop intellectuel, trop « difficile »), on ne peut nier que le film d'Antonioni par la perfection de la mise en scène, la beauté des images, l'extraordinaire interprétation de Monica Vitti et de Gabrielle Ferzetti soit un authentique chef-d'œuvre.

Comme dans Le Cri, le propos d'Antonioni est de nous livrer des êtres irrémédiablement seuls, d'une solitude qui est à l'intérieur d'eux-mêmes. L'immense désert que Sandro porte en lui, rien ne pourra le meubler, pas même l'amour de Claudia, pas même cet érotisme qui le ronge et qui n'est qu'un moyen désespéré de se fuir lui-même. De l'érotisme Antonioni a dit qu'il est la maladie de l'homme moderne. C'est tout au moins la maladie d'une certaine société, celle de la Dolce Vita. Mais, je le répète, plus que la critique d'une société ou même d'une civilisation décadente, c'est l'expression d'une certaine conception de l'homme et de sa condition dans le monde moderne qu'on trouvera dans l'Avventura.

A. VIARDER

le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

LES SIGNATURES ET LES MANIFESTES

« Des fois je me dis que tu joues à me croire et que tu ne me crois pas vraiment et d'autres fois que tu me crois au fond mais que tu fais semblant de ne pas me croire » (Les Mains sales, *troisième tableau, Scène 5).*

Cette réplique du chef de l'école existentialiste, Jean-Paul Sartre illustre parfaitement l'attitude des jeunes intellectuels partis à sa suite sur le sentier de la guerre. Ils jouent et ne savent pas très bien ce qu'ils doivent croire ou non.

A vrai dire, personne ne sait bien ce qu'il faut croire : sauf une double évidence. La guerre d'Algérie doit prendre fin et l'Algérie un jour ou l'autre finira par accéder à l'indépendance. Mais les jeunes gens qui, cependant, signent des manifestes, portent des valises, reçoivent des amis à coucher, vivent une sorte de songe dont ils se réveillent parfois brutalement en prison.

La solidarité la plus complète doit s'exercer à l'égard de tous ceux qui sont victimes de la répression, mais cette solidarité ne dispense pas de donner son avis et mon avis le voici : Je ne crois pas au destin messianique du F.L.N. pour hâter la libération de l'Algérie.

Sartre, selon sa coutume de professeur de philosophie s'est naturellement placé à côté de la question.

par Louis CHAVANCE

Le problème n'est pas de savoir quand ni comment l'Algérie obtiendra son indépendance. Elle l'aura avec un régime communiste en France comme avec un régime fasciste. Le problème est dans la qualité d'indépendance qu'obtiendra l'Algérie.

Celle que lui propose le F.L.N. est très en deçà de la liberté pour laquelle combattaient des internationalistes, des syndicalistes musulmans que les tueurs nationalistes du G.P.R.A. ont parfois assassinés.

Le régime que proposent pour l'Algérie nos défenseurs du F.L.N. serait-il celui d'une petite et d'une grande bourgeoisie arrivant au pouvoir dans un pays décolonialisé ?

En d'autres termes est-il impossible aux yeux de nos pédagogues de sauter l'étape de la petite bourgeoisie nationaliste ? Le propre d'une véritable révolution est de sauter une étape c'est la marque d'un esprit évolutionniste et petit bourgeois de croire qu'une société doive suivre des étapes nécessaires. Les révolutionnaires du passé ont montré par leur expérience qu'il n'est pas un obstacle qui ne puisse être sauté.

L'attitude de Sartre est-elle d'un conciliateur qui cherche à réunir deux positions opposées ; d'une part la position du révolutionnaire internationaliste, de l'autre la position du petit bourgeois conservateur qui cherche à maintenir ou a augmenter ses privilèges.

Est-ce l'occasion de reconnaître que le nationalisme est le ressort le plus puissant de l'indépendance ? Ceci ne nous semble à aucun degré démontré par l'histoire, ni par la sociologie. Bien au contraire on constate que la qualité nationaliste d'une révolution influe sur le destin ultérieur des populations. Nasser en a donné un exemple parfait.

En conclusion nous apportons notre appui aux victimes de la répression, mais nous croyons qu'il y a un autre chemin à indiquer au peuple Algérien, celui de la révolution internationale..

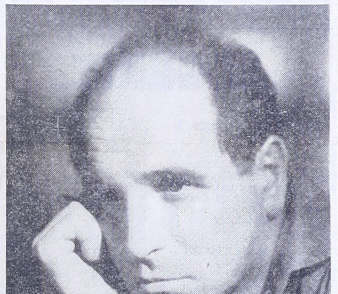
Léon de LARA

Tous à la MUTUALITÉ

Vendredi 11 Novembre à 21 heures

pour entendre les dernières créations de notre ami Léo FERRÉ et le magnifique programme

qui vous est précisé en 1re page



LES POETES

Ils ont des paradis que l'on dit d'artifice
Et l'on met en prison leurs quatrains de dix sous
Comme si l'on mettait aux fers un édifice
Sous prétexte que les bourgeois sont dans l'egout.

■

LES RUPINS

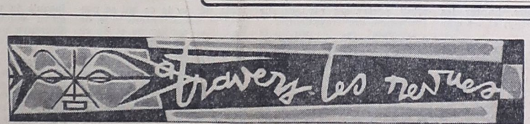
On coup' un' têt' par ci par là
vingt ans après tiens nous r'voilà
les rupins c'est comm' la chienlit
plus qu'on l'arrach'... plus qu'ça r'produit.

■

MISS GUE GUERRE

Si tu n'veux pas qu'on t'fout' un sac
sur les ormeaux
prends ton kolback un vieux rafiot
et allegro demande au vent
d'pousser au cul du bâtiment
Si tu n'veux pas qu'il pouss' des glands à ton képi
Si tu n'veux pas c'est p'tit' ton droit

(Extrait des dernières œuvres de Léo Ferré)



— PREUVES (N° 116). Contre mage d'Epinal d'un Camus professeur de morale, contre le malentendu qui fait d'un moralisme raide et intemporel le fin fond de sa pensée, Serge Doubrovski (« La Morale de Camus ») met en lumière l'élan le plus charnel de la démarche camusienne. « L'expérience fondamentale qui le hante, c'est le monde vécu comme chaleur et lumière, le soleil ». Autour de ses thèmes privilégiés, c'est une passion de vivre et non pas des règles de vie que nous livre Camus. Ce qui distingue sa morale de celle de Sartre ou de S. de Beauvoir, c'est qu'elle se cherche sur l'arrière plan d'une participation, d'une communion heureuse avec le monde. Contrairement à la réflexion existentialiste, la recherche de Camus ne perd jamais de vue l'importance du vital, et c'est un amour inconditionnel de la vie, persistant sous la révolte et le déchirement, qui constitue la base concrète de sa morale de la liberté.

Cette révolte dont Camus a voulu la tirer les principes d'une civilisation neuve se préparant dans les ténèbres, Dominique Arban (« La Tribu des Beatniks ») nous en donne une image reconnaissable malgré tout le pittoresque dont elle s'affuble et dont on l'affuble. Avec juste le petit ton de frénésie que demande le sujet, elle nous décrit la génération des beatniks, la nouvelle « génération perdue » d'Amérique. Rejetant le monde tout puissant de l'argent, de la morale officielle et de l'hygiène, des dizaines de milliers de « Vaincus » cherchent en marge de la société des raisons de vivre. La grand'route, l'amour, la drogue, tout leur est bon pour rompre les frontières de la vie quotidienne et découvrir, dans un univers de totale licence, une vérité qui puisse combler leur exigence de plénitude. On a lu trop de sottises un peu partout sur les « beatniks » pour qu'il ne soit pas intéressant d'entendre quelqu'un qui s'attache à relever ce qu'il y a d'authentique dans l'expérience de ces « en-dehors ».

Le même numéro de Preuves publie deux textes présentés en juin aux « Colloques de Berlin » organisés par le « Congrès pour la liberté de la Culture » : « Réhabilitation du nationalisme ? », par H. Lüthy et « Le nationalisme révolutionnaire » d'A. Hourani, en même temps que des extraits des débats provoqués par ces textes. Si dans les différentes formes de totalitarisme issues de la première guerre mondiale, le nationalisme a pu développer jusqu'à la démence ses visées réactionnaires, les événements récents, révoltes « nationales » en Pologne et en Hongrie, combat des peuples colonisés pour leur « emancipation nationale » ne porteraient-ils pas au premier plan un nationalisme libérateur et constructeur ? A retenir la critique vigoureuse du nationalisme par Lüthy, en regrettant qu'on ne puisse trouver dans cet ensemble des éléments pour une appréciation plus juste du nationalisme « tourné vers l'avenir » des peuples en voie de « décolonisation ».

En bref :

— LA NEF : « La Française aujourd'hui » ; un ensemble d'articles centrés sur les rapports de la femme et du travail.

— CAHIERS DU SOCIALISME LIBERTAIRE : numéro spécial sur la pensée d'E. Reclus (extraits de ses œuvres et de sa correspondance).

René FUGLER

Billet

COMMENT L'ÊTRE PEUT-IL CHERCHER A S'ÉLEVER ?

TOUT être possède à l'état primitif, une sorte d'égoïsme ignoré, d'apathie volontaire, de sommeil et d'éveiller ; il lui faut donc dominer « arature impropre, et pour ce, se faire le spectateur de son processus interne.

Mais pour arriver à cette gageure, pour arriver si l'on peut dire à « se séparer de lui-même », il faut d'abord « entendre », voir et pénétrer la vie qui l'entoure : il y sentira alors « l'Appel », et peut-être se débattra-t-il contre ce visiteur importun ? Si la lutte s'engage, c'est que précisément l'être a été touché au plus profond de lui-même, et c'est déjà le début de son ascension. Car le refus à s'engager est l'emblème fondamental de la médiocrité.

Il accepte ainsi, progressivement, ce dépouillement complet de son « moi », parce qu'il comprend alors que ne peut lui apparteir que l'ambition de son effort, un effort voulu avec tous les risques qu'il encourt, et qu'il maintiendra par une tension de sa volonté soutenue au diapason de sa générosée ardeur. Et il faut avoir aussi, à chaque instant, conscience de sa faiblesse et de ses défaillances, pour avoir une conception juste et équitable de toutes choses, pétri des réalités les plus lourdes dans l'oubli de soi.

Mais au cours de cette ascension, l'esprit et le cœur, dans la fatigue de l'effort constant, réclament leur nourriture, cette sorte de régénérescence qui procurera une seconde jeunesse de

par Myck Arman RUIZ

leur valeur expressive ; et c'est parce qu'il sent cette nécessité de renouvellement, de création, de se construire une force d'évolution, que l'être cherchera un enrichissement culturel gratuit de sa pensée, une base solide sur laquelle il s'appuiera pour tenter de donner une solution approximative à la question humaine, si diverse ! Il pourra exploiter cette richesse au contact d'autres êtres, se faisant « réceptif » afin d'atteindre mieux au centre du cosmos individuel. Avec ces reflets de l'image d'autrui en lui, il s'achemina peu à peu vers la connaissance universelle.

Mais, pour que se fasse le prolongement de l'être dans l'action efficace, il devra se produire une synchronisation progressive, équilibrée, des forces physique, morale et intellectuelle, qui le conduira vers sa plénitude — l'exaltation est une force débridée qui dérive et se perd, et il faut à l'homme qui s'élève une « force dirigée ».

Parvenu à cette maîtrise de sa nature, il pourra se faire le support de tout un monde qu'il s'efforce de comprendre et guider sans cesse mieux, et en même temps que s'accusera en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Toute sa vie aura été une « Vocation » choisie librement, un don de sa personne, et il sera cette petite lumière qui brille dans la ville, allumée au Flambeau de nos Aînés, humble dans sa richesse, et confondue parmi mille autres scintillements, confondue et obscure, mais qui tient avec résolution sa place, une place si ingrate soit-elle, dans la multitude, et qui sait consciemment qu'il est aussi l'instrument d'un Idéal humain de fraternité, de grandeur admirable et de dévouement désintéressé.

PEINTURE

Les Indépendants au Musée d'Art Moderne jusqu'au 6 Novembre

QUEL fatras ! Que de déchets ! Des toiles à regarder d'un œil, gauche ou droit selon l'inspiration du moment, d'autres toiles à regarder en fermant les deux yeux, des pointillistes attardés, des tachistes de troisième ordre, des cubistes dégénérés, de faux naïfs, des coloristes forcenés, du toc. Mais de la peinture ? Non, vraiment il ne faut décourager personne. Mais je ne veux pas encourager non plus des gens qui n'ont que trop tendance à se prendre pour des génies. Je le dis tout net, 97% des surindépendants de cette 27e cuvée ne méritent pas le nom de peintres. Il leur manque seulement d'avoir appris l'ABC du métier. On ne s'improvise pas peintre pas plus qu'on ne s'improvise poète. C'est ce qu'il est parfois difficile de faire admettre. La preuve ! Pourtant, je me suis rendu à cette exposition sans le moindre préjugé, ouvert au contraire à toutes les découvertes, à toutes les recherches. J'en ressors avec cette impression de délire non contrôlé comme si j'avais eu affaire à des détraqués, des névrosés, des maniaques plus qu'à de purs artistes. Est-ce à dire que sur les quelque 560 numéros de l'exposition, pas un ne vaut la peine qu'on s'y arrête ? Non, heureusement ! J'ai donc noté les œuvres en passant, à la suite de quoi j'ai recherché dans le catalogue les noms de leurs auteurs. Voici : Georges Flecheau, peintre de Paris, réaliste équilibré dont les cinq paysages révèlent le métier sûr; Paul Malk et Brigitte Jagu, qui glissent au bord du rêve sans désintégrer leur dessin. Ces trois là, au moins, sont à encou acer. La plupart des autres dépend plus de la psychiatrie que de la critique d'art.

J'ai visité encore pas mal de galeries depuis cette rentrée de septembre. De ces kilomètres de cimaise, je ne retiendrai que l'exposition de Pierre Henry (1re quinzaine d'octobre), à la galerie Saint-Placide et le premier accrochage de Paul Brachet (2e quinzaine de septembre), à la Cave de la même galerie.

J'ai vu aussi l'exposition d'Art Moderne Brésilien (du 2 septembre au 9 octobre) dont les vedettes incontestées, Portinari et Lazar Segall menaient quelque soixante artistes, dont la benjamine Maria Bonomi est née en 1935.

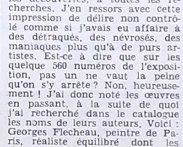
J. L. GERARD.

ACHETEZ ET LISEZ :

Cadet la Rose d'Albert Vidalie (Ed. Julliard). Prix : 8,70 NF.

Pousse avec ton pain d'Agathe Gorard (Ed. Julliard). Prix : 8,50 NF.

Sébastien Faure, son œuvre, sa poésie. (Ed. Ruche culturelle). Prix : 0,60 NF.



LES mesures d'ostracisme prises contre les artistes signataires du « manifeste des 121 » ont provoqué à la R.T.F. des réactions diverses. Une grève des comédiens a paralysé pendant trois jours les programmes télévisés. Claude Maurice a donné sa démission du comité des programmes T.V. L'équipe des critiques de l'émission « Le Masque et la Plume », à qui l'on prétendait interdire certaines citations a refusé tout net et s'est saborder. Tout ceci est très bien, mais c'est trop peu. En laissant le Mac-Carthysme s'installer à la R.T.F., songez-y tous, artistes et producteurs, vous vous forgez des chaînes et vous perdrez tout, à commencer par votre dignité.

×

« Tiens bon la rampe », de Francis Claude et Emile Noël (Paris-Inter, France I, 20 h. 30, jeudi 20). Cette nouvelle production, destinée à aider et à sortir de l'ombre de jeunes artistes de cabaret, ressemble beaucoup à « La roue tourne », émission publique d'il y a quelques années. Le bon goût des auteurs est un précieux garant de qualité. La première nous a permis, durant une heure, d'entendre de jeunes artistes dont notre amie Simone Bartel était la vedette. Une émission qui s'imposait, mais qui, malheureusement, ne passera qu'une fois par mois sur l'antenne.

« La tribune de l'Histoire », d'Alain Decaux et Colin Gordard (Régional France II, le mercredi, à 20 h. 30), présente une nouvelle rubrique : « Le miroir à deux faces » qui donne d'un événement deux versions différentes. Quant on connaît les variations des historiens et les interprétations qu'ils tirent du moindre détail plus ou moins avéré, on peut se demander si ce miroir de l'Histoire aura assez de deux faces pour que l'auditeur puisse se faire une religion. Un kaléidoscope serait sans doute préférable. Il me souvient d'un canular monté un 1er avril par nos deux producteurs qui m'avait fort réjoui. Les aventures rocambolesques d'un général, Jérôme Gibger--Causade, soudard napoléonien, nous furent contées. Si les narrateurs n'avaient volontairement forcé l'outrance, nul doute que beaucoup auraient avalé la pilule.

×

« Le petit poète », de Roland Bacri (Régional France II, le mercredi, 13 h. 05), vous offre dix minutes facétieuses à une heure d'écoute malheureusement pas très accessible.

×

« Dimanche dans un fauteuil », de Jean Choquet (Paris-Inter, France I, dimanche, 14 h. 18), alternativement présenté par Robert Beauvais et Max Favalelli, nous propose des jeux qui n'ont pas de mal à être plus « coton » que le concours de la R.T.F., des chroniques d'actualités, des sketches bien venus et bien interprétés. A noter le désopilant Jean-François Noël ; sur un ton sérieux et dans le genre théâtre, cet artiste se taille une place de choix parmi les « baratineurs ». Une émission qui aide bien à tuer un dimanche pluvieux.

par J.-F. STAS